UNIVERSITÉ DE PARIS

L'Apologétique d'Origène

D'APRÈS

LE CONTRE CELSE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 27 Juillet 1900, à 10 heures

PAR

G. BORDES

CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS

L'Apologétique d'Origène

D'APRÈS

LE CONTRE CELSE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 27 Juillet 1900, à 10 heures

PAR

G. BORDES

CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examinateurs de la soutenance :

M. RÉVILLE, Président de la soutenance.

MM. RÉVILLE.
VAUCHER,
STAPFER,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 294

Avant-propos

Nous n'avons pas eu dans ce travail l'intention de faire de la réfutation de Celse par Origène une longue critique, de reprendre chaque argument pour en examiner le fort et le faible et de répondre à notre tour aux objections du philosophe païen. Nous nous sommes efforcé de faire d'abord du contenu du Contre Celse un exposé aussi succinct que possible, suffisant toutefois pour permettre au lecteur de suivre et de comprendre, de critiquer au besoin notre deuxième partie. Dans cette deuxième partie, nous avons essayé de caractériser l'Apologétique d'Origène et de marquer en quelques traits ses rapports avec celle des autres apologètes, enfin de la replacer dans son milieu historique et de la ramener à ses principes.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547224_0249

PREMIÈRE PARTIE

Les huit livres contre Celse[1]

I

Réfutation des objections présentées par Celse sur les caractères généraux du Christianisme.

APRÈS avoir fait remarquer que les réunions des chrétiens se font en violation des lois et constituent un danger public, Celse dit que la doctrine chrétienne est d'origine barbare. Sans doute les Barbares sont capables de trouver des doctrines, mais les Grecs sont plus capables de faire la critique de ce que les Barbares ont inventé, de le confirmer par des arguments et de l'appliquer à la pratique de la vertu. En outre les chrétiens se cachent pour enseigner leur doctrine et la pratiquer, car elle leur fait courir un danger de mort, comme autrefois la philosophie à Socrate. Cependant le fondement de leur morale leur est commun avec les autres peuples ; cela n'a rien de nouveau. Ils ne croient pas aux dieux faits de main d'homme, mais Héraclite s'était déjà exprimé dans le même sens, et c'est aussi

[1] Nous nous bornons ici à reproduire les idées exposées dans le Contre Celse. Quand c'est Celse qui parle, l'alinéa commence par un mot en petites capitales ; quand c'est Origène par un mot en caractères gras.

le sentiment des Perses. La puissance qu'ils ont, ils la tirent du nom de quelques démons et de leurs incantations, et Jésus lui-même s'est servi de la magie pour simuler ses miracles : c'est parce qu'il avait prévu que certains lui feraient concurrence dans cet art en se réclamant comme lui de Dieu, qu'il les a écartés de sa société.

A la première remarque de Celse il faut répondre que la vérité et ses lois sont supérieures aux lois civiles, et que leur intérêt justifie suffisamment la violation de ces dernières. Nous dirons ensuite que la justification de la doctrine chrétienne se ferait certes très bien à la manière des Grecs ; mais outre la dialectique, nous possédons un genre de preuve qui nous est particulier : *la démonstration de l'esprit et de la puissance*, comme dit l'apôtre. La comparaison que fait Celse des dangers courus par les chrétiens avec ceux des philosophes n'est pas exacte, car tandis qu'il y a quelquefois de la faveur pour les philosophes, les premiers sont obligés de supporter toujours de nouvelles souffrances, tellement qu'il est nécessaire de conclure pour expliquer leur patience qu'ils sont soutenus par la puissance de Dieu. Pour ce qu'il dit des principes qui nous sont communs avec les autres peuples et avec les philosophes, il faut convenir qu'il y a des semences de vérité dans l'âme de tous les hommes ; et d'ailleurs, pour la justice du jugement de Dieu, il est nécessaire que tous les hommes aient écrit dans leur cœur ce que la Loi ordonne : on trouve le symbole de ceci dans le récit biblique des tables de la loi de Moïse. Accuser les chrétiens et Jésus de magie est une pure calomnie : le pouvoir des chrétiens est seulement par le nom de Jésus, et ce nom est si fort contre les démons que sa vertu s'exerce quelquefois même lorsqu'il est prononcé par des méchants. (I, 1-7).

Celse se défend d'avoir pour but de faire abandonner à

quelqu'un la doctrine qu'il a embrassée à cause des dangers qu'il y a à la professer. Mais il est nécessaire, dit-il, de faire choix d'une doctrine rationnelle et d'un guide raisonnable, si l'on ne veut pas tomber dans l'erreur et la superstition et être exploité par de méchants hommes, comme il est arrivé pour les chrétiens. Il y en a parmi ces derniers qui refusent absolument de rendre raison de leurs croyances, disant que la sagesse de ce monde est un mal et la folie un bien! L'intérêt que Celse porte à tous les hommes lui commande seul d'exiger de ces hommes qu'ils expliquent pourquoi ils parlent comme ils le font et d'où ils ont tiré ce qu'ils disent.

Celse, qui est épicurien, feint des sentiments qu'il n'a pas, afin de mieux convaincre des lecteurs qui ont ces sentiments. Et c'est bien à tort qu'il reproche aux chrétiens de ne pas appuyer leur doctrine sur la raison ; ceux qui en ont le loisir et la capacité le font, mais les nécessités de la vie et l'infirmité des hommes empêchent beaucoup de gens d'agir ainsi, et comme d'autre part il est nécessaire de croire pour vivre, il faut bien que ceux-ci se décident sans avoir tout examiné. N'est-ce pas d'ailleurs ainsi que font les adeptes des philosophes qui choisissent d'abord tel ou tel maître sans les connaître tous ? Dans la pratique il y a une preuve illustre qu'une doctrine vient du ciel : c'est si elle arrache les hommes à la corruption. Celse rend mal compte de la pensée de l'apôtre sur la folie : il faut entendre par ce mot ce qui passe pour folie aux yeux du monde. Encore une fois l'esprit du christianisme est de préférer la raison à la foi aveugle, mais Jésus consent à celle-ci à cause des nécessités pratiques. (I, 8-13).

La nature, selon Celse, a mis dès l'origine une certaine conformité de sentiments entre la plupart des nations, et quelques sages ont formulé ces sentiments dans des

livres. Moïse, pour les leur avoir empruntés, est devenu le divin Moïse; mais il y a ajouté des contes et des fables vides de sens sur l'origine du monde, qu'on a essayé en vain dans la suite d'expliquer au sens figuré. Il a séduit par ses fourberies de magicien quelques pauvres bergers ignorants qui ont cru sur sa foi qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qui se plaisent à nommer le principe du monde le Très-Haut, Adonaï, Sabaot, etc., comme s'il n'était pas indifférent d'appeler Dieu Adonaï ou Jupiter! Les Juifs vénèrent aussi des anges et s'occupent de sorcellerie, art dont Moïse est devenu pour eux l'interprète. Puis dans leur ignorance ils se sont laissés tromper il y a quelques années par Jésus, qui est regardé comme le Fils de Dieu ; mais il n'a gagné de pouvoir que sur les ignorants, quoique cependant on trouve parmi les chrétiens quelques hommes modérés, pieux, sensés, aptes à entendre les allégories.

Dans son énumération des nations sages, Celse laisse les Juifs de côté pour n'être pas obligé de reconnaître, comme l'ont fait tant d'auteurs païens, la sagesse des précurseurs des chrétiens. Et tandis que d'une part il trouve la doctrine des Juifs fausse, d'autre part il les accuse de l'avoir empruntée aux autres nations : cette contradiction montre sa mauvaise foi. Celse rejette aussi les récits de Moïse, où il se refuse à voir des allégories, et il accepte les fables païennes qu'il interprète allégoriquement. S'il avait été sincère il aurait été obligé de reconnaître d'abord que les auteurs païens qu'il cite sont obscurs pour tout le monde et immoraux au moins pour le commun des hommes, ensuite que Moïse a deux sens, l'un clair, l'autre obscur, mais tous les deux édifiants. D'ailleurs sur des questions aussi pleines d'hypothèses improuvables que celle de la création du monde, il est certes plus raisonnable de croire ce que dit un homme à l'âme pure et sainte et

qui a été tout rempli de l'Esprit divin que de vagues et obscurs racontars. Celse accuse les disciples de Moïse de s'être laissés persuader par des illusions grossières de l'unité de Dieu : ce sont les polythéismes qui, pris tous ensemble et indépendamment les uns des autres, sont absurdes, car la raison plaide pour le monothéisme. Il a tort encore de croire que le nom donné à la divinité est indifférent. Il y a un pouvoir magique dans le son de certains mots, de certains noms ; par conséquent il n'est point indifférent de les employer les uns pour les autres. Puis chaque nom est accompagné d'un cortège de notions accessoires qu'on fait surgir en le prononçant et qui ne sont pas du tout indifférentes. Quant au culte des anges, à l'usage de la magie, ils ne sont nulle part indiqués dans les lois de Moïse. Pour ce qu'il dit de Jésus, nous nous contenterons de faire remarquer qu'il est véritablement miraculeux que le Christianisme ait pris en si peu de temps une extension aussi considérable, qu'il ait une telle puissance pour la régénération des âmes : il faut voir ici de toute nécessité l'intervention divine, qui se joue de l'opposition extraordinaire de tous les pouvoirs humains. (I, 14-27).

II

Réfutation des attaques dirigées du point de vue du Judaïsme.

Celse suppose qu'un juif adresse à Jésus une allocution et lui reproche d'abord sa naissance misérable, puis l'accuse d'avoir prétendu faussement qu'il était né d'une vierge alors qu'il était en réalité le fruit d'un adultère.

Mais c'est là une preuve de la divinité de Jésus. Comment admettre en effet qu'un homme d'aussi basse extraction se soit rendu *naturellement* si admirable par sa sagesse, par ses miracles, par son autorité ? Quant à cette histoire d'adultère, c'est une invention invraisemblable et qui montre bien d'ailleurs que la naissance de Jésus a eu quelque chose d'extraordinaire. Et n'y aurait-il pas incompatibilité morale entre un homme d'une telle vertu et une naissance aussi honteuse ? Les Grecs eux-mêmes soutiennent qu'il y a entre le corps et l'âme un certain rapport de convenance. S'il en est ainsi, Jésus doit avoir eu un corps d'une nature supérieure. Les prophéties disent justement qu'il naîtra un enfant d'une vierge : si le juif de Celse veut examiner sérieusement les textes, il sera obligé d'en convenir. La véracité des prophètes ne peut être mise en doute, car si les prophètes juifs n'avaient pas réellement prédit l'avenir, les Israélites se seraient vite détournés d'eux pour s'adresser aux prêtres païens. D'un autre côté il ne faut pas trop se récrier sur cette naissance miraculeuse : les savants nous rapportent bien que la parthénogénèse existe chez certains genres d'animaux, chez les vautours par exemple ; ce que Dieu fait chez les animaux, pourquoi ne le pourrait-il faire chez les hommes ? Qu'on ne vienne pas maintenant alléguer que les Grecs aussi font naître certains héros d'une manière miraculeuse : il ne peut être sérieusement question de mettre la naissance de Jésus sur le même rang que les fables de Danaé, d'Antiope, etc. (I, 28-37).

Le juif supposé de Celse prétend ensuite convaincre Jésus de n'être qu'un vulgaire magicien ; les actions que l'on rapporte de lui ne sont que des récits mensongers ou des fourberies réelles.

Pour porter de pareilles accusations il faut mécon-

naître deux grands faits indubitables : d'abord la doctrine de Jésus n'est pas d'un magicien vulgaire, et puis ses miracles n'ont jamais eu d'autre but que l'établissement de sa doctrine. Si l'on conteste la réalité de certains événements, il faut bien avouer qu'en histoire la preuve est souvent fort difficile. En tous cas ce n'est pas à un juif de s'étonner devant l'*extraordinaire* chrétien : les prophètes, auxquels un juif doit croire, nous en ont raconté bien d'autres, et cependant aucun d'eux n'a eu la vertu et la puissance de Jésus en qui la présence de l'Esprit saint est victorieusement prouvée par l'extension miraculeuse du Christianisme. Et cela répond encore à cette objection que beaucoup de fanatiques et d'imposteurs se sont appliqué à eux-mêmes les prophéties concernant le fils de Dieu et s'en sont attribué le titre. Qu'est-il resté d'eux ? Leur œuvre a disparu, celle de Jésus s'est développée, de Jésus qui seul par sa naissance, par sa mort accomplit les prophéties. Quant aux miracles il faut prendre garde de s'arrêter au sens grossier et matériel des faits : le véritable sens est un sens spirituel (I, 38-61).

Pour Celse, parlant toujours par la bouche de son Juif, la vie publique de Jésus est un sujet de scandale. Ses premiers disciples sont des gens de rien, voire même des scélérats ! Lui qui prétend être dieu, il fuit le danger ! D'ailleurs il n'y a rien de remarquable dans ses actions, ni dans ses discours, ni même dans sa personne.

Il suffit ici de remarquer que la valeur d'une doctrine se mesure justement par l'influence qu'elle peut exercer sur des âmes corrompues. Aussi voit-on que pour deux ou trois criminels que la philosophie a convertis, le Christianisme en a converti des milliers. Si les apôtres étaient des hommes de basse extraction, pauvrement doués intellectuellement et moralement, c'est une raison de plus de

croire que Dieu lui-même les a guidés dans leur apostolat conquérant. D'autre part, lorsqu'on parle de la vie de Jésus, il ne faut pas oublier que Jésus était un composé, humain par le corps, divin par l'esprit. Et si Jésus a pris un corps humain, c'est pour être tenté, ne pas pécher, et être ainsi une victime pure et sainte, digne de mourir pour les pécheurs. Comment peut-on dire encore qu'il n'a rien produit de remarquable, devant les nombreuses églises qu'il a fondées, devant les exemples innombrables de régénération morale accomplie par lui, et quand on constate la puissance de son nom contre les démons et pour la guérison des maladies ? (I, 62-71).

Comment, s'écrie le Juif de Celse s'adressant à ses compatriotes convertis au christianisme, comment avez-vous pu abandonner ainsi la loi de vos pères et vous laisser séduire par un imposteur, qui s'est borné à raconter des contes de vieilles femmes sans pouvoir rien accomplir de ce qu'il s'était vanté de faire, un vil criminel qui non seulement a été traité comme il le méritait par ses concitoyens mais qui a de plus été trahi par ses propres disciples !

Celse est de mauvaise foi, ou bien il est un ignorant, ou bien il a été trompé par les Juifs. Bien loin d'avoir abandonné la Loi et les Prophètes, les Chrétiens les invoquent sans cesse. La seule différence, c'est que les Chrétiens connaissent mieux la Loi et ont plus de raisons de l'estimer que les Juifs, car, selon la parole de Jésus, le saint Esprit, après sa mort, les a instruits des vérités dont la loi et les cérémonies judaïques ne sont que les types et les symboles. Parmi les Juifs convertis même on peut distinguer trois catégories : Ceux qui ont renoncé aux coutumes juives pour n'en plus retenir que le sens figuré, ceux qui les observent tout en recevant le sens spirituel,

ceux qui les observent littéralement. Si Celse traite de vieux contes immoraux la résurrection, le jugement de Dieu, le paradis et l'enfer, c'est qu'il n'a pas compris que Jésus donnait là aux Juifs méchants des avertissements en paraboles. Jésus n'est donc pas un imposteur, mais tout ce qu'il a dit s'est accompli : il suffit, pour s'en assurer, de lire avec bonne foi et intelligence les écrits des Chrétiens. Criminel, il ne l'est pas davantage, à moins que ce soit un crime d'avoir toutes les vertus et d'élever l'âme au sens spirituel de la Loi. Si l'on demande pourquoi les Juifs ont maltraité le Messie qu'ils attendaient, on pourra répondre que celui qui prêche la tempérance, souvent se livre à la débauche. D'ailleurs, les Prophètes avaient *prédit* l'aveuglement des Juifs, qui n'ont pas compris que les choses que Jésus leur disait leur devaient être des preuves de la divinité qui était en lui et qui, pour cela, ont été abandonnés de Dieu : ils n'ont plus, en effet, ni prophètes ni miracles et sont, politiquement et religieusement, dans l'état le plus misérable. On ne peut pas davantage tirer de la trahison d'*un seul* de ses disciples un argument contre Jésus. A-t-on jamais dit que l'abandon du philosophe par son disciple prouve la fausseté de la doctrine du Maître ? La trahison de Judas était bien humaine, et il s'est repenti. Remarquons encore qu'il y avait une *prédiction* le concernant. Qu'on ne vienne pas dire que les vicissitudes de la vie de Jésus sont indignes d'un Dieu : il faut distinguer entre l'âme et le corps de l'*homme-Jésus*, avec lesquels s'est très étroitement uni le *Verbe de Dieu* (existant avant Jésus, au-dessous du Dieu souverain qui est son Père et dont il est la Vertu) pour ne faire qu'un tout. (II. 1-12).

Celse accuse les disciples de mensonge : pour mettre l'honneur de leur Maître à couvert, ils ont avancé fausse-

ment que Jésus avait prédit ce qui lui arriva. Un dieu, sachant ce qui devait lui arriver, n'eût-il pas trouvé moyen d'y échapper ? Et comment ses disciples, avertis que l'un le trahirait, que l'autre le renierait, l'ont-ils fait ? Dira-t-on que la prédiction d'un dieu ne peut pas ne pas se réaliser : alors Jésus a été la vraie cause de l'impiété et de la scélératesse de ses disciples. D'autre part, il faut signaler encore cette contradiction : Jésus a souffert, disent les Chrétiens, parce qu'il l'a voulu ainsi. Mais un dieu, souffrant parce qu'il le veut, ne souffre pas. Les plaintes et les lamentations de Jésus montrent bien, d'ailleurs, qu'il n'était pas dieu.

A cela on peut répondre d'abord que la sincérité des disciples est hautement attestée par ce fait qu'ils n'hésitent pas à rapporter des choses très défavorables pour eux. Et pourquoi s'étonner de certains récits, comme celui de la résurrection, par exemple? Platon et Héraclite nous ont bien raconté des choses semblables et de plus merveilleuses encore : à quoi ne doit-on pas s'attendre avec Jésus qui a fait des choses plus qu'humaines ! Certes, les évènements ont confirmé les prédictions du Christ. N'a-t-il pas dit cette parole surprenante : « Vous serez conduits, à » cause de moi, devant les rois et les gouverneurs.....? » C'est ce qui est arrivé. Quelle pauvre objection que la suivante ! Socrate, Léonidas et tant d'autres, sans compter les martyrs chrétiens, savaient bien qu'ils allaient mourir ; ils pouvaient, de même que Jésus, échapper à la mort, mais ils ne l'ont pas voulu davantage. Les disciples avertis ont péché cependant : mais fallait-il que la prédiction fût fausse ? Et, est-ce que ces avertissements pouvaient changer si promptement la nature des disciples, nature qui les portait à cette trahison et à ce reniement ? On ne peut prétendre, d'autre part, que la prédiction de leur crime par Jésus est la véritable cause de ce crime, car une prédic-

tion, même divine, n'agit pas comme une nécessité contraignante. Quant aux souffrances de Jésus, Celse ne considère pas que le Christ, ayant voulu revêtir une chair humaine, a souffert dans cette chair; s'il n'avait pas souffert réellement, il ne serait pas, en cela, un modèle pour les hommes. C'est dans le même sens qu'il faut chercher l'explication de ses plaintes à Gethsémané : là, c'est l'homme-Jésus qui parle, tandis qu'en d'autres endroits, le Premier né de toutes les créatures qui est en lui se manifeste d'une manière éclatante. (II, 13-25.)

CELSE réédite ensuite quelques objections : Il y a une infinité de personnes à qui l'on peut appliquer les prophéties avec beaucoup plus de vraisemblance qu'à Jésus, et les Prophètes parlent d'un grand prince... Le Fils de Dieu eût dû être comme le soleil qui faisant découvrir toutes choses, est découvert lui-même le premier... Rien de grand et de noble dans la vie de Jésus, qui est même impuissant à échapper à ses bourreaux et à tirer vengeance d'eux et qui n'a pas pu s'attacher des disciples fidèles.

Celse devrait réfuter pied à pied cet argument des prophéties qui est la plus forte démonstration des Chrétiens; pour le reste, il faut dire que les prophètes parlent de deux venues du Christ. Mais déjà, les signes divers qui accompagnent la première venue de Jésus montrent bien, pour ceux qui savent comprendre, qu'il s'agit du Fils de Dieu : il apparaît au moment le plus favorable au point de vue politique, lorsque l'empire romain a unifié le monde antique et fait régner la paix universelle. Si Celse avait apporté à l'étude de ces questions des dispositions dignes d'un philosophe, s'il ne s'était pas contenté de prendre dans les Ecritures tout ce qu'il croit devoir servir sa cause pour les rejeter quand elles lui sont contraires, il aurait bien vu aussi que si Jésus n'a pas échappé à ses bourreaux, c'est

seulement parce qu'il n'a pas voulu, car on trouve dans les Ecritures de nombreux exemples de Chrétiens miraculeusement délivrés, et, d'autre part, il est évident que la nation juive fut détruite pour avoir fait mourir Jésus. Comment oser, d'ailleurs, nier toute grandeur et toute noblesse dans une vie qui fut notoirement, quoi qu'en dise le mauvais Juif de Celse, absolument exempte de mal? On répète toujours que les disciples ont abandonné leur Maître : ne sait-on pas que cet abandon fut momentané et que les disciples furent heureux de souffrir et de mourir pour le nom de Jésus? (II, 26-47.)

Le Juif de Celse traite les miracles d'illusions. Jésus s'est condamné lui-même en mettant ses disciples en garde contre les imposteurs qui feraient de grands prodiges, quoique vivant dans l'iniquité. De deux choses l'une : ou Jésus a feint de ressusciter comme certains imposteurs célèbres, ou des fanatiques à l'imagination prévenue ont pris leurs songes ou leurs désirs pour la réalité. Car enfin, pourquoi Jésus ne s'est-il pas fait voir, après sa résurrection, à ses ennemis, à tout le monde ? Il aurait même dû disparaître de dessus la croix. S'il voulait demeurer caché, pourquoi une voix venant du ciel déclara-t-elle hautement qu'il était le Fils de Dieu ?

Remarquons d'abord que Celse fait argumenter un Juif contre les miracles : ce qui ne laisse pas d'être assez étrange, car tout ce que dit ce Juif des miracles des Chrétiens peut s'appliquer à Moïse. En réalité, les miracles de Jésus étaient nécessaires pour convaincre des gens accoutumés à demander des signes et des prodiges, ils avaient pour but de manifester la divinité de son évangile. Rien n'autorise à les mettre en doute, mais les plus grands miracles de Jésus sont encore ceux qu'il accomplit dans l'homme intérieur. Quant aux imposteurs dont parle Jésus,

ce ne sont pas des imposteurs ordinaires, mais des gens qui voudront se faire passer pour le Christ et feront des prodiges en son nom (ce dernier trait montre bien la divine vertu de Jésus qui peut s'étendre même jusqu'à des méchants) : ce qui décide entre le Christ et les Antichrists, c'est la fin et le but. Si l'on concède d'ailleurs qu'il existe une magie qui a du pouvoir sur les démons, on doit bien admettre à plus forte raison une vertu de Dieu qui opère des miracles. Assimiler la résurrection de Jésus à celle de certains imposteurs, c'est tout simplement vouloir méconnaître les faits : Jésus pour sa part ne peut avoir feint, car il a été crucifié aux yeux de toute la Judée ; et les disciples, s'ils eussent été les inventeurs de la résurrection, ne l'auraient pas prêchée jusqu'à la mort. Doit-on croire à des hallucinations ? Non certes, Thomas n'a pu être un halluciné. Ajoutons que tout ce qui est arrivé à ce sujet était prédit. Maintenant, pour expliquer tous les détails de la résurrection, il faut dire que le corps de Jésus ressuscité n'était pas un corps comme le nôtre, mais intermédiaire entre le corps terrestre et le corps subtil des âmes des morts. Pourquoi Jésus ne s'est-il pas fait voir à tout le monde ? Il y a là des mystères surprenants. On peut remarquer que Jésus de son vivant apparaissait différent aux hommes suivant la portée de ceux qui le voyaient et l'entendaient (voir, par exemple, le récit de la Transfiguration). Ce qu'on ne peut nier des yeux de l'âme doit aussi être avoué des yeux du corps. Il semble de plus ressortir des Ecritures que Jésus changeait de corps quand il voulait. Par sa mort au péché, il laissa tout ce qu'il avait de proportionné aux yeux des hommes du commun, il ne put plus être vu de tous ceux qui le voyaient auparavant. Alors il voulut, comme à l'occasion de la Transfiguration, épargner les faibles que sa présence eut ébloui. « Il aurait dû, dit-on, disparaître de la croix ». Plaisantes gens qui

veulent en remontrer à la Providence et refaire le monde! L'Evangile montre que Jésus aurait pu disparaître de dessus la croix. S'il l'avait fait, Celse et les incrédules auraient trouvé autre chose. Mais il ne l'a pas fait parce que son ensevelissement devait, par ses diverses circonstances (linceuil net, tombeau neuf creusé dans le roc), être le symbole et la figure de choses sublimes, car on ne doit pas s'arrêter au sens simple et littéral du récit. De la voix qui se fit entendre au baptême de Jésus, nous dirons seulement que les voix divines n'atteignent que l'ouïe raffinée de ceux qui sont dans certaines dispositions morales. (II, 48-73).

DANS son épilogue, le Juif de Celse conclut que Jésus n'était qu'un homme. Quel dieu en effet, se présentant aux hommes, surtout lorsque sa venue est prédite, a jamais rencontré de l'incrédulité parmi eux? Et quel dieu, ou simplement quel homme sage, s'emporterait comme le fait Jésus qui, ne pouvant persuader, menace ?

Celse oublie toujours qu'il fait parler un Juif, le descendant de ceux qui avaient refusé de croire Moïse, l'auteur de tant de miracles, et qui lui-même doit révérer les Prophètes tout remplis des menaces de Dieu. Il ne comprend pas au reste que Dieu parlant aux hommes a égard à ce qu'ils sont, et use de sévérité envers eux comme d'un remède souverain pour la guérison de l'âme. Quant à la force de persuasion de Jésus, les églises chrétiennes sont là pour témoigner qu'elle dépasse singulièrement celles des prophètes ou des philosophes grecs : il est évident que si Jésus-Christ n'était pas la force de Dieu et la sagesse du Père, jamais il n'aurait pu mener à bien une œuvre aussi merveilleuse, présentant autant de difficultés. (II, 74-79).

III

Réfutation des objections dirigées du point de vue de la philosophie.

D'APRÈS Celse les prophéties des Juifs sont un ramassis de vaines sottises. Les Hébreux sont des Egyptiens révoltés, et c'est encore leur esprit de sédition qui a engagé quelques-uns d'entre eux à se séparer du gros de la nation pour suivre Jésus. Le même esprit a fait que les chrétiens se sont divisés en sectes qui ne sont unies entre elles par aucune raison valable et qui n'ont plus de commun que le nom.

Les prophéties ne paraissent pas si vaines si l'on considère de quoi il s'agit. D'abord si elles avaient été débitées au hasard, comme le veut Celse, les Juifs se seraient naturellement détournés de leurs prophètes pour aller au culte des autres dieux qui prétendaient prédire l'avenir et guérir les malades. Il fallait bien que l'Esprit saint animât les prophètes pour les rendre plus forts que ceux-ci. Et alors il faut s'inquiéter du Sauveur qu'ils prédisent. Que les Hébreux ne soient pas Egyptiens d'origine, c'est ce que prouve surabondamment le caractère purement hébraïque des noms des compagnons de Moïse. Quant à l'esprit de sédition il est notoirement contraire à l'esprit chrétien. Pour ce qui est des sectes, on peut remarquer premièrement qu'il ne s'en forme qu'à propos des choses dont l'institution est louable, deuxièmement que partout où il y a des mystères à approfondir et des savants pour le faire, il y a dissentiment et par suite sectes, ce qui n'implique pas querelles et séditions. Tous les chrétiens ne sont-ils pas unis dans une même admiration pour la

religion chrétienne en elle-même comme tous les philosophes par la philosophie? Mais leur raison suprême d'union, c'est la vertu et la puissance divine même en la personne de Jésus, fils de Dieu, avant et après son incarnation. (III, 1-14).

DE LA comparaison de la religion des chrétiens avec celle des Egyptiens et des Grecs, Celse conclut que les premiers, préoccupés de trouver un objet pour leur foi, ont glané deci, delà, embrassant le premier objet qui se présentait. Mais s'ils croient à la résurrection de Jésus, pourquoi ne croient-ils pas aussi à la divinité d'Hercule, de Bacchus ou d'Esculape qui, du moins, a le mérite d'être antique? Est-ce que le corps de Jésus n'était pas plus corruptible que l'or ou l'argent des idoles?

C'est faire indûment du tort au christianisme que de le comparer à certaines misérables religions. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il se rapproche sur certains points du sentiment de quelques-uns des plus élevés parmi les païens, parce que les principes de la foi chrétienne s'accordent parfaitement avec les premières et communes idées que la nature nous donne. Mais de ce que les histoires grecques rapportent aussi des choses miraculeuses, il est injuste de conclure à un emprunt de la part des auteurs des Evangiles qui en étaient de toutes façons incapables. Au reste, la vertu de guérir les maladies ou de prédire l'avenir, sont choses indifférentes d'elles-mêmes ; c'est aux qualités morales qu'il faut regarder d'abord, il n'y a pas de Dieu sans sainteté parfaite. Il n'y a donc rien dans les divinités païennes qui les recommande comme des dieux, pas plus que dans Aristée de Proconèse dont on raconte qu'il est ressuscité, tandis que Jésus par sa vie pure, par l'élévation de sa doctrine, a prouvé sa divinité. Chez lui, c'est une conséquence de sa vertu que Dieu lui

ait soumis toutes les puissances invisibles, et son histoire est légitimement autorisée par la conversion d'un très grand nombre de personnes, par les prophéties, par les guérisons, par la profondeur des mystères. En réalité ces histoires grecques qu'on oppose aux chrétiens, sont l'œuvre des démons qui essayent d'entraver l'établissement de la doctrine de Jésus sur la terre et il faut bien reconnaître que, vu les tromperies des démons et les différences d'éducation, c'est une affaire de chance, même pour les plus habiles, de tomber sur la *bonne foi* : la Providence seule sait les raisons de cette chance. Ajoutons pour ce qui est de la corruptibilité du corps de Jésus, que ce corps mortel, animé d'une âme humaine, a reçu de très grands avantages de son union avec le Fils de Dieu, la propre Parole de Dieu. D'ailleurs c'est le vice qui rend impur et corruptible. On ne peut assimiler Hercule avec ses vices à Jésus avec ses vertus. (III, 15-43).

CELSE prétend que les docteurs chrétiens ne s'adressent point aux personnes sages mais aux enfants, aux femmes, aux esclaves pour les porter à leur obéir plutôt qu'au père, au mari ou au maître. Ils appellent à eux les ignorants, les simples, les pécheurs (comme si ceux qui sont naturellement enclins à pécher et en ont pris l'habitude pouvaient se corriger parfaitement !) sous prétexte que Dieu peut tout et est plein de faiblesse pour ceux qui se lamentent devant lui.

Il y a confusion. Les chrétiens enseignent la piété et la vertu à tout le monde, aux sages et aux personnes de toutes conditions, comme l'ont déjà fait certains philosophes (vertu et piété qui ne peuvent évidemment pas s'enseigner en présence d'un père ou d'un maître vicieux). C'est un mérite pour l'enseignement de Jésus de s'adresser à tout le monde. Mais il y a un degré supérieur auquel tous ne

peuvent parvenir. Saint Paul ne met-il pas la sagesse au premier rang des dons avant la science, la foi, les miracles et les guérisons? C'est pour cela que la doctrine chrétienne se cache sous des figures obscures, exprès pour exercer l'esprit de ceux qui l'embrassent et qui peuvent acquérir par ce moyen la vraie sagesse, c'est-à-dire la connaissance des choses spirituelles, invisibles, éternelles, tandis que la sagesse du monde n'est que matérialisme. Oui, les chrétiens appellent les pécheurs au repentir, à l'humiliation, à la vertu ; ils ne préfèrent pas les grands pécheurs aux autres, quoique quelquefois, après leur humiliation et leur relèvement, ils valent mieux que ceux qui ne semblent point aussi coupables. Oui, le vice règne nécessairement dans le cœur de l'homme, mais s'il est avéré que les raisonnements philosophiques ont réussi à faire de débauchés de sages philosophes, il n'est pas moins certain que les chrétiens en convertissent bien davantage : c'est qu'ils tiennent de Dieu des moyens plus qu'humains, la *démonstration de l'esprit et de la puissance* dont parle saint Paul. Certes Dieu peut tout, bien entendu dans les limites de la bonté et de la sagesse qui lui sont essentielles. Les âmes ne sont pas sorties mauvaises des mains du créateur, mais elles se sont corrompues : pour vaincre cette corruption la parole de Dieu n'a qu'à nous persuader qu'il faut plaire uniquement au grand Dieu. Et la miséricorde de Dieu s'exerce envers ceux qui s'humilient sincèrement et qui manifestent le désir de changer de vie. (III, 44-71).

En résumé, dit Celse, les chrétiens, qui sont dans l'erreur, voudraient faire croire que ce sont les autres qui y sont. Ils essayent de gagner les méchants en les flattant de vaines espérances, comme si ce dont ils conseillent le mépris aux hommes ne valait pas beaucoup mieux que tout ce qu'ils leur promettent. Il n'y a pas en vérité de

personne sage ni de bon sens qui voulût embrasser une pareille doctrine qui peut séduire seulement la multitude grossière.

Encore une fois, si Jésus a voulu formuler des lois accessibles aux plus simples, dans le dessein d'humilier les prétendus sages, sa doctrine s'adresse bien plutôt à ceux dont les lumières peuvent percer l'obscurité des énigmes de la Loi, des Prophètes, des Evangiles. Est-ce de vaines espérances, d'autre part, que l'immortalité de l'âme, la vie future? Les philosophes eux-mêmes ont ces croyances communes avec les chrétiens, sauf les Epicuriens. Que l'on compare la félicité promise par Dieu en Jésus-Christ à celle proposée dans les philosophies et dans les religions païennes, et que l'on dise laquelle est selon la vérité, la raison, la bonté de Dieu, la justice! Quels biens sont supérieurs à s'abandonner à la conduite de Dieu? Remarquons encore que le Christianisme convertit bien moins les méchants que les simples : il fait peur à ceux-ci en les menaçant des peines éternelles, et cette crainte les porte à la vertu ; pour les méchants endurcis ils sont inaccessibles à la crainte et aux promesses. (III, 72-81).

Celse parle ensuite de la croyance des Juifs en la venue d'un Messie qui punira les méchants et nettoiera toutes choses comme du temps du Déluge. Mais les Chrétiens affirment que le Fils de Dieu est déjà venu, que les Juifs l'ont crucifié et en portent la peine. Quel aurait été le dessein de ce Dieu en descendant sur la terre? Dieu n'était-il donc pas assez puissant pour corriger les désordres sans envoyer quelqu'un exprès? On pourra dire aussi que, s'il s'est enfin souvenu de justifier les hommes, il les négligeait auparavant! C'est ainsi que les Chrétiens débitent sur Dieu des choses indignes de personnes sages et pieuses, s'imaginant voir son intervention dans des phéno-

mènes qui, comme les embrasements et les déluges, sont déterminés par l'ordre de la nature. Autre objection : Dieu ne peut-être descendu parmi les hommes sans changer, sans s'altérer. Et s'il avait pris seulement l'apparence d'un homme, il aurait donc trompé et menti !

Les croyances que condamne Celse ne sont pas absurdes comme il le prétend. Platon lui-même reconnait que la terre est nettoyée de temps en temps par des embrasements ou des déluges. Qu'on ne vienne pas dire surtout que Moïse a emprunté les récits de ces catastrophes aux histoires grecques, c'est plutôt le contraire qui est vrai. Remarquons en outre que les événements ont confirmé les dires des Chrétiens sur la venue du Messie, le crime et le châtiment des Juifs. Le but de cette descente du Fils de Dieu parmi les hommes est manifeste : il est venu d'abord pour ramener au troupeau les brebis perdues d'Israël, puis pour ôter le royaume de Dieu aux Juifs indignes et le donner aux Chrétiens. Dieu n'a pas agi directement sur l'esprit des hommes pour en chasser tout vice, et cela se comprend : s'il l'eût fait, il n'y aurait plus eu pour l'homme de liberté, partant plus de vertu. De même s'il avait créé les hommes parfaitement vertueux, il eût détruit toute vertu en ôtant la liberté du choix. Il a suivi un autre plan : d'abord il a toujours présenté aux hommes des occasions de s'adonner à la vertu; secondement il leur a envoyé des personnes, des saints et des prophètes animés de son esprit pour leur donner de continuelles leçons de vertu. Il ne faut pas s'étonner de l'inégalité d'inspiration de ces personnes, qui toutes certes ne proposent pas la vérité toute simple et pure, travaillant à une parfaite correction comme Moïse, les prophètes et par-dessus tout Jésus en qui il a fait descendre sa Parole même : il y a de certains enchaînements, de certains ressorts inexplicables dans cette conduite de

la Providence. Celse se trompe encore sur la cause des grands cataclysmes rapportés par l'histoire : il en faut chercher la vraie raison dans la corruption des hommes, et c'est à bon droit que les Chrétiens se servent de menaces et de promesses dans le dessein de réformer le genre humain. Au reste, il appartient aux docteurs d'appuyer par des preuves tirées soit de l'Ecriture soit de la raison la vérité de doctrines comme celle du Jugement dernier : les simples doivent se contenter de l'affirmation du Maître. La dernière objection de Celse nous rappelle que les Epicuriens ni les Stoïciens n'ont pu concevoir nettement l'idée que la nature nous donne de Dieu comme d'un être simple, indivisible, incorruptible. On voit bien par Jésus en qui était le Verbe que Dieu avait gardé sa bonté et toutes ses qualités ; il n'a pas souffert ce que souffrent l'âme et le corps en qui il est, il n'a pris cette âme et ce corps ou encore d'autres formes que pour se mettre à la portée des hommes, changeant sa vertu suivant ceux sur qui il devait agir, comme un médecin prépare des aliments de manières différentes suivant les malades qu'il veut guérir. (IV, 1-22).

CELSE condamne la prétention des Juifs et des Chrétiens, ces êtres infimes, ces vers de terre, à accaparer Dieu, à être les premiers après Dieu. Les Juifs n'ont jamais rien fait de grand ni de mémorable; ils n'ont d'autres titres à faire valoir que leurs généalogies fabuleuses et d'ailleurs peu glorieuses, et des livres pleins de récits absurdes, ridicules, immoraux dont quelques-uns ne sont que la corruption de légendes grecques et qu'ils essaient vainement ou sottement d'interpréter d'une manière allégorique.

Pour savoir où est la bonne doctrine, du côté des Juifs et des Chrétiens ou du côté du reste des hommes,

il n'y a qu'à voir où sont la raison, la piété, la vertu. Le reproche d'accaparer Dieu ne peut atteindre les Chrétiens qui professent que Jésus-Christ est la victime propitiatoire pour les péchés de tout le monde. Il est bon de remarquer aussi que les Chrétiens reconnaissent au-dessus d'eux les Saints-Anges. Nous ne ferons même aucune difficulté de convenir que certains d'entre les philosophes, qui ont les mêmes préoccupations et les mêmes discussions que nous, ont connu Dieu, mais ils se sont laissés aller à leurs vains raisonnements. Quant aux Juifs, toute leur histoire, durant laquelle on les voit vivant d'abord dans l'observance d'une loi morale rigoureuse sous la protection de Dieu, tranquilles et inoffensifs, puis abandonnés de Dieu à cause de leurs péchés, pour être de nouveau adoptés par lui après leur repentir, jusqu'à ce qu'enfin ils aient mis le comble à leurs fautes par le meurtre de Jésus, montre que c'était une race choisie : ce que confirme la vertu considérable pour conjurer les démons des noms de leurs anciens héros, noms dont on ne peut contester le caractère hébraïque. Comment Celse ose-t-il attaquer leurs Ecrits sacrés? Même si l'on s'en tient aux apparences, les fables grecques sur les dieux sont bien autrement grotesques, ridicules et immorales D'ailleurs il y a un sens allégorique, et si l'on va au fond on y trouve un enseignement d'une grande piété et capable plus que tout autre de changer les cœurs en grand nombre et de les rendre vertueux. Les Prophètes se servent visiblement de l'allégorie : on est donc en droit de conclure que tous ces récits mêmes ont été écrits dans un sens allégorique et de les interpréter dans ce sens comme fait Saint Paul, quand même l'Ecriture ne le dirait pas formellement. (IV. 23-53).

METTONS-NOUS, dit Celse, à l'école de la nature pour savoir ce que Dieu a fait. L'âme est l'ouvrage de Dieu,

mais le corps humain étant tout comme le corps des animaux fait de matière et par là mortel et corruptible ne peut être de Dieu. Quoiqu'il ne soit pas aisé de connaître l'origine des maux, quand on n'est pas philosophe, il suffit d'apprendre au commun des hommes que les maux ne viennent pas de Dieu, mais sont attachés à la matière et que c'est le partage à tout jamais des êtres mortels et corruptibles. Ceux-ci étant soumis à un rigoureux déterminisme, il y a dans le monde toujours la même quantité de maux. Il est ridicule et impie de représenter Dieu comme un ouvrier sans cesse occupé à corriger ses ouvrages. En réalité tout se transforme suivant son dessein arrêté une fois pour toutes pour le bien commun de l'Univers. Toutes choses n'ont pas été disposées dans le monde pour l'homme : il est remarquable, au contraire, que celui-ci est moins bien doué par la nature que les animaux. Avant qu'ils eussent fondé des villes, inventé des armes, les hommes étaient plus faibles que les bêtes ; et même encore l'on peut comparer sans désavantage à leurs sociétés celles des fourmis ou des abeilles. Plus encore, certains animaux, les oiseaux par exemple, ont des idées de la divinité plus nettes et plus distinctes que les hommes, car ils prévoient et prédisent l'avenir. En somme l'Univers, œuvre de Dieu, est un tout parfait, dans lequel il n'y a jamais de désordre : Dieu ne se fâche jamais contre les hommes pour se réconcilier ensuite avec eux, pas plus qu'il ne le fait avec les rats.

Celse n'établit pas ce qu'il avance à propos des corps. Les Chrétiens savent qu'il y a entre les corps la différence résultant des qualités à eux attribuées par Dieu ; les corps subissent même des transformations, des changements de qualités suivant l'ordre établi par l'Intelligence divine. Qui donc donne à la matière des qualités, si ce n'est Dieu ? De quelle âme Celse dit-il qu'elle est l'ouvrage de

Dieu? Est-ce de l'âme humaine ou même de l'âme des bêtes? S'il ne parle que de l'âme humaine, le corps humain qui renferme un ouvrage de Dieu sera certainement supérieur à celui d'une bête qui loge une âme qui n'est pas un ouvrage de Dieu, et l'on peut dire encore que le corps d'un homme vertueux sera supérieur à celui d'un homme non vertueux. Pour l'origine des maux, il n'est pas aisé de la connaître même pour les philosophes, car nul ne le saurait faire s'il n'est instruit touchant le diable et ses anges. Il est vrai que les maux ne viennent pas de Dieu. Ils ne viennent pas non plus de la matière : c'est dans notre volonté que nous devons chercher la cause de nos vices qui sont nos véritables maux. Au reste, c'est là un sujet difficile. Mais l'histoire et l'expérience démontrent qu'il n'y a pas dans le monde, dans une société, dans un même homme toujours la même quantité de maux, c'est-à-dire de vices, car la Providence intervient pour nettoyer ou conserver. Pris rigoureusement, le dogme du déterminisme que soutient Celse paraît absurde ; remarquons en outre qu'avec lui la liberté, le blâme et la louange disparaissent. Les anthropomorphismes de l'Ecriture scandalisent le philosophe païen : il ne comprend pas que ce sont là des moyens pédagogiques, des façons de parler et des métaphores nécessités par la qualité de ceux à qui les leçons s'adressent. Dieu n'est pas comparable à un maladroit ouvrier obligé de refaire son ouvrage, mais bien plutôt à un laboureur qui ensemence ses champs d'une manière différente suivant les saisons et récolte en leur temps les différents fruits de la terre. Nier la Providence, et une Providence ayant pour but spécial l'homme, est une impiété évidente. La pauvreté étant la mère des arts, la Providence a admirablement avantagé l'homme en le faisant indigent sur la terre, car elle lui a donné en même temps l'intelligence et la raison qui le font roi de

toute la nature. Il était au commencement plus faible que certains animaux, il est vrai : cela prouve que la Providence a dû le mettre nécessairement sous la protection d'êtres plus puissants ; et c'est ce qu'on voit dans les écrits de Moïse où il est sans cesse dirigé par des voix célestes, des oracles, des anges de Dieu. Dans la comparaison qu'il fait des sociétés humaines et des sociétés animales, Celse confond la raison et l'instinct. L'instinct, caractérisé par son immutabilité, est une image de la raison dont il faut faire honneur à la divinité seule. Quel honneur pour l'homme d'avoir pu embrasser la connaissance de tant de choses ! L'intelligence qui est en lui lui est commune avec les êtres divins et célestes et peut-être avec le grand Dieu lui-même. Sur ce que Celse ajoute concernant les oiseaux, on peut dire que si ces animaux avaient la divine faculté de connaître l'avenir, ils se garderaient de se laisser prendre aux embûches des hommes. La vérité est que ce sont de mauvais démons qui, par le moyen des oiseaux et d'autres animaux, donnent de prétendus présages pour détourner les hommes de chercher le vrai Dieu et de lui rendre un culte. Car la véritable divinité ne saurait entrer dans un commerce étroit qu'avec la véritable sagesse et la véritable piété, qui ne peuvent se trouver chez des animaux privés de raison. Enfin, si Dieu prend soin de tout l'Univers, il est certain qu'il s'occupe par dessus tout des êtres intelligents et raisonnables qui peuvent troubler l'ordre naturel par leur péché et rendre ainsi nécessaire son intervention (IV, 52-99).

Celse maintenant tire les conséquences de ce qu'il a avancé précédemment. Il ne faut pas croire que Dieu descende sur la terre, ni le Fils de Dieu. Les Juifs diront-ils qu'il faut entendre par là des anges, des démons ? Mais puisqu'ils vénèrent les anges et le ciel, pourquoi ne

vénèrent-ils pas aussi les astres ? Il ne faut pas croire non plus à un embrasement du monde destiné à détruire les méchants en laissant les bons, ni à la résurrection de la chair corruptible, car Dieu ne veut point des choses contraires à la nature. Le mieux est d'ailleurs d'observer dans chaque pays les lois et la religion établies par les ancêtres et commises par Dieu aux soins de diverses puissances supérieures. Les Juifs ont tort de se prétendre plus éclairés que les autres peuples avec qui ils ont des croyances et des pratiques religieuses communes. N'est-il pas indifférent au fond de donner à Dieu le nom de Jupiter, d'Adonaï ou tout autre ? Il ne faut pas croire que les Juifs, ni les Chrétiens qui, malgré certaines sectes rejetant le Judaïsme, ont le même Dieu et reçoivent pour sacrés les mêmes livres, soient plus agréables à Dieu que le reste des hommes quoiqu'ils fassent sottement intervenir sans cesse dans leurs histoires des anges envoyés d'en haut.

Le philosophe païen qui a parlé autre part de dieux qui ont soin des affaires de ce monde, confond anges, dieux et démons : il ne sait pas que les Chrétiens donnent un sens différent à ces termes. Il se figure que les Juifs adorent le ciel et les anges, alors qu'ils n'adorent que Dieu seul. Quant aux astres, Dieu défend de les adorer, mais nous avons pour ces nobles êtres sans cesse occupés, comme dit l'Ecriture, à louer le Seigneur le respect qui leur est dû. La doctrine de l'embrasement du monde a été enseignée aussi par des philosophes grecs. Il faut remarquer d'ailleurs que le feu dont il s'agit ici est un feu spirituel qui nettoiera les pécheurs de leurs vices en les châtiant justement pour n'avoir pas vécu d'une manière conforme à ce qu'exigeait d'eux une nature formée à l'image de Dieu. Toutefois le sens littéral convient aux simples qu'il est nécessaire d'effrayer pour les faire

changer de vie. Pour ce qui est de la résurrection de la chair, la répugnance de Celse vient de ce qu'il ne comprend pas que la chair du cadavre subit un changement comme la graine qui donne une plante : ce n'est pas un corps animal qui ressuscite, mais un corps spirituel. Il est vrai de dire que Dieu ne veut point des choses *contre nature*, si l'on entend par là le vice ; mais il peut faire quelquefois des choses au-dessus de la nature comme on l'entend ordinairement. L'idée de Celse concernant l'observance des lois et de la religion établies dans chaque pays par des puissances diverses est, si l'on y regarde bien, pleine de conséquences absurdes. Car ce qui sera piété ici, sera là impiété ; la justice, la sainteté seront aussi choses relatives. N'est-ce pas absurde ? Ce qu'on peut dire pour expliquer la diversité des peuples, c'est que les hommes ont eu une commune origine, mais qu'ils sont devenus plus ou moins charnels (c'est là la signification du récit biblique de la Tour de Babel) : Dieu les livre alors selon leur degré de corruption à des anges chargés de les mener rudement chacun dans un pays de la terre. Il réserve au seigneur Jésus Jacob et son peuple. Mais les Juifs pèchent ; quand ils vont trop loin, Dieu les fait corriger par les puissances à qui les autres nations sont échues (Assyriens, Egyptiens, etc.), puis il les ramène après l'expiation dans leur pays. Enfin, comme ils péchaient de plus en plus malgré les corrections, la puissance qui les présidait, Jésus, les a abandonnés tout à fait aux autres puissances, et s'est consacrée aux autres nations pour leur enseigner la béatitude où sont ceux de la première nation qui n'ont pas péché. Remarquons que cette puissance est la plus forte, puisque seule elle choisit ceux qu'elle veut gouverner : la piété consiste donc à obéir aux lois de Jésus, quand même il faudrait pour cela désobéir aux lois établies de lieu en lieu. Au reste, une

seule loi mérite d'être respectée et doit régner souverainement : cette loi, la raison nous l'enseigne, c'est la loi morale. Les païens ont des lois souvent extravagantes, mais les Chrétiens apprennent à abhorrrer le vice et à aimer la vertu, fille de Dieu, qui est en même temps la raison, qui a été unie à l'âme de Jésus seule capable de cette union. Que les Juifs aient été plus éclairés que les autres peuples, cela ressort des textes. La République de Platon est admirable, certes, mais combien plus l'était celle que Moïse avait fondée, où l'on enseignait des doctrines comme l'immortalité de l'âme, les supplices souterrains, le monothéisme! Et quand même les Juifs ont des pratiques communes avec les autres peuples, comme la circoncision, par exemple, ils ont cet avantage sur les autres que seuls ils ont mis la piété comme principe de ces pratiques. Relevons encore une erreur de Celse : la conjuration des démons par les noms propres montre bien qu'il n'est pas indifférent de donner à Dieu tel ou tel nom. Il ne faut pas nier non plus, comme il le fait, sans l'avoir bien examiné, que Dieu envoie ses anges sur la terre. Des philosophes ont avancé des choses aussi curieuses. N'est-il pas d'ailleurs vraisemblable que ceux qui croient que Jésus est ressuscité et qui donnent des preuves de leur foi par l'intégrité de leur vie sont assistés dans leur conversion par des anges? Et la protection spéciale de Dieu ne s'est-elle pas manifestement étendue sur les Juifs d'abord, puis sur les Chrétiens? Car si les Juifs et les Chrétiens ont le même Dieu et reçoivent les mêmes livres, il n'y en a pas moins entre eux cette différence que les premiers ont un voile sur le cœur qui les empêche de connaître le véritable sens de la Loi, tandis que les seconds, le voile étant ôté, sont remplis de la lumière et de la gloire du Seigneur et entendent comme il le faut les Ecritures. (v, 1-65.)

Quoique la doctrine chrétienne ne lui paraisse reposer sur aucun fondement solide, Celse n'en veut pas moins l'examiner en détail. Il commence par constater que les vérités contenues dans les Saintes Ecritures ont été beaucoup mieux dites par les Grecs, et sans cet appareil de menaces de la part de Dieu ou de son Fils. C'est ainsi que Platon, par exemple, s'exprime excellemment dans la question de la connaissance de Dieu, sans que pour cela il vienne se vanter d'être inspiré de Dieu, raconter des mensonges, et nous imposer des croyances, comme le font les chrétiens qui, après avoir pillé les philosophes grecs, affectent de mépriser la sagesse humaine et forcent leurs adeptes à croire sans examiner ce qu'ils enseignent sur la divinité.

Les écrits des philosophes, remarquons-le d'abord, ne s'adressent et partant ne profitent qu'à peu de gens; ils sont inaccessibles aux simples. Il ne faut pas se moquer de la simplicité de l'Ecriture qui doit s'adresser à tous. Puis, si les philosophes ont dit quelque chose de bon, c'est Dieu qui le leur a révélé. D'ailleurs pour que la vérité touche les hommes, il faut que celui qui la dit soit assisté d'une vertu de Dieu. Or les philosophes dont parle Celse sont coupables d'avoir connu la vérité et *pratiqué l'erreur* : ils ne servent de rien, pour la sincère piété, ni à leurs lecteurs, ni à eux-mêmes. On doit encore donner la préférence sur les philosophes aux prophètes en qui parle le Fils de Dieu, parce que le propre de la divinité, c'est de prédire l'avenir. Lorsque Celse accuse les chrétiens de mensonge à propos de ce qu'ils racontent du Fils de Dieu, on peut lui faire observer que les disciples de Platon, de Pythagore et d'autres maîtres rapportent sur leur compte des choses aussi prodigieuses. Le reproche qu'il fait ensuite aux auteurs des livres sacrés d'avoir emprunté aux Grecs les vérités qui y sont contenues ne peut se soutenir : les

écrivains de l'Ancien Testament sont en effet plus anciens que les Grecs, et ceux du Nouveau étaient parfaitement ignorants de la littérature grecque. (Il est absurde de prétendre que Jésus avait lu Platon). Les chrétiens échappent de même à celui d'exiger des néophytes de croire sans examen à des choses déraisonnables : la vérité est qu'ils enseignent chacun selon ses forces, s'efforçant de persuader ceux qui sont capables de comprendre, exhortant à la foi les simples qui ne peuvent connaître autrement le Fils de Dieu. Il y a trois degrès dans les dons de Dieu : la foi, la science, la sagesse ; seuls, les chrétiens excellents ont la sagesse divine (v, 65-vi, 15).

Celse rapporte des pensées de Platon sur le royaume de Dieu qu'il trouve admirables et qu'il oppose au fatras obscur et insensé des chrétiens. Il parle aussi des mystères des Perses. A propos de la magie, il avance que les dieux ne diffèrent que par leurs noms d'un pays à l'autre ; il dit encore que des prêtres chrétiens se sont vantés de pouvoir faire aux hommes non pas du bien mais seulement du mal.

Les idées de Platon sur le royaume de Dieu sont en effet très belles ; toutefois elles n'ont pas eu le pouvoir de le disposer lui-même à servir d'une manière digne d'un philosophe le créateur de l'univers, car il a pratiqué l'idolâtrie. Peut-être Platon a-t-il connu les écrits des prophètes ! Dans ce qui suit, Celse mêle confusément des pensées des Grecs, des barbares, des hérétiques et des chrétiens et il attribue ce mélange aux chrétiens dans un sentiment de haine indigne d'un philosophe. Il veut faire croire qu'il entend notre doctrine, alors qu'il brouille tout, se méprenant grossièrement sur les symboles. Il ne sait pas que l'objet de l'espérance chrétienne, c'est la contemplation des choses spirituelles, invisibles, éternelles. Que vient-il

parler des mystères des Perses ! Les livres tant juifs que chrétiens, notamment Ezéchiel et l'Apocalypse sont bien plus riches de symboles profonds ! Quant à son assertion que sous des noms divers suivant les pays, on peut reconnaître le même dieu et qu'Apollon, par exemple, s'appelle Etosyre chez les Scythes, nous lui répondrons qu'il fait là des assimilations forcées et injustifiées. Ce qu'il dit après cela est une accusation des plus basses et des plus méprisables. (VI, 16-41).

CELSE se moque de la conception de Satan qu'il trouve impie : ce n'est que la défiguration d'une certaine guerre divine dont parlent énigmatiquement les anciens et qui n'est au fond que la lutte entre Dieu et la matière. Il prétend que la prédiction de l'Antichrist est le fait d'un imposteur.

Ce que dit Celse d'une défiguration d'une vieille légende grecque est impossible à soutenir puisqu'il est parlé du Malin Esprit dans les écrits de Moïse qui sont plus anciens que les Grecs et dans l'histoire de Job qui remonte à une antiquité plus haute encore. Au sujet de Satan, on peut dire que tout partisan du vice qui, dans la conduite de sa vie, prend le chemin opposé à celui de la vertu, est un satan, c'est-à-dire un *adversaire* du Fils de Dieu qui est la Justice, la Vérité et la Sagesse ; mais l'adversaire par excellence, c'est celui qui, le premier de tous les êtres qui jouissaient d'une félicité parfaite, est déchu de cette heureuse condition, et qui séduit et gagne les âmes. Pourquoi s'étonner au reste de la conception de l'Antichrist ? Comme les hommes sont différents par le cœur, il n'est pas surprenant qu'il se trouve deux extrêmes, l'un pour le bien, l'autre pour le mal, Jésus Fils de Dieu et l'Antichrist fils du Diable. Et comme le comble du mal est de singer le bien, l'Antichrist naturellement singera Jésus

pour séduire les hommes. L'Ecriture parle de ce personnage avec grandeur et majesté, en des termes qui ont le caractère de l'esprit divin et prophétique (VI, 42-46).

Les chrétens, dit Celse, ont pris le nom de Fils de Dieu de ce que les anciens donnaient ce nom au monde et l'ont attribué à leur Jésus. Ils prétendent que Dieu a tout fait dans le monde : il a donc fait des choses mauvaises? Moïse et les Prophètes débitent toutes sortes d'extravagances sur la création du monde, disant qu'elle s'est faite en plusieurs jours. On voit dans leurs récits Dieu se repentir, menacer ses enfants et les détruire, comme s'il était incapable de persuader. Et puis Dieu n'a pu faire l'homme à son image, car Dieu n'a pas de forme sensible.

Encore une fois il faut faire remarquer à Celse que les Prophètes et Moïse ont parlé avant les Anciens qu'il invoque. Nous dirons ensuite que Platon lui-même parle de l'ouvrier de l'Univers comme du Fils de Dieu : ainsi voyons-nous dans l'Ecriture Dieu commander à son Fils de faire le monde. L'âme de Jésus s'est unie à ce Fils de Dieu de manière à ne faire plus qu'un seul et même être. Il ne faut pas s'étonner de cette unité dans la multiplicité dont l'Ecriture donne d'autres exemples lorsqu'elle dit que l'homme et la femme ne feront qu'une seule chair, que les membres de l'Eglise, l'Eglise toute entière est le corps mystique du Christ. Pour ce qui est des choses mauvaises, nous considérons que le vrai mal, c'est le vice : Dieu ne peut en être l'auteur, car cela serait incompatible avec la doctrine du Jugement dernier. Les maux sont aussi quelquefois considérés comme les choses extérieures et corporelles qui sont contre l'entretien de la vie que nous tenons de la nature : on peut accorder que Dieu ait provoqué quelquefois de ces maux-là, à dessein de convertir quelqu'un, comme un père à son enfant. Si Celse accuse Moïse et les Prophètes d'extravagance, c'est qu'il ne comprend rien aux mystères

renfermés dans le récit de la Genèse et que d'autre part il emprunte à tort pour les mieux combattre quelques sottises là-dessus aux sectes hérétiques. On ne doit pas prendre le terme de jours à la lettre dans le récit de la création. Quant aux anthropomorphismes, nous les avons déjà expliqués. Les menaces ne sont que des moyens de conversion ; Dieu détruit les corps, mais non les âmes. Dieu n'est pas incapable de persuader, mais malgré qu'il emploie la persuasion à la perfection, l'homme peut ne pas vouloir se laisser persuader : sans cela il ne pourrait y avoir de persuasion au sens proprement dit. Celse n'entend pas du tout ce que c'est qu'être selon l'*image de Dieu* : c'est posséder une nature qui n'a jamais eu ou qui n'a plus « le vieil homme et ses œuvres », ce qui s'applique d'une part à Jésus et de l'autre aux chrétiens (VI, 47-65).

Celse, méconnaissant le plan divin de la révélation de Dieu dans l'Esprit du Christ sous prétexte que Jésus a eu une naissance ignominieuse, que son corps aurait dû se distinguer par quelques qualités éclatantes, et qu'il est incompréhensible que Dieu dans cette conception n'ait pas insufflé son Esprit dans plusieurs corps, suppose qu'on lui demande : « Comment donc connaîtrons-nous Dieu ? Comment aller à lui ? »

Les chrétiens ne lui demandent rien de semblable, car ils connaissent Dieu autant qu'ils le peuvent connaître : si la raison qui est en l'homme ne peut atteindre Dieu, le Verbe du moins le fait concevoir à ceux à qui il fait connaître le Père, le Dieu souverain incréé. Dieu est invisible, mais cependant ceux qui ont un cœur pur peuvent le contempler. Le Fils de Dieu, le Verbe, est lui-même difficile à connaître ; mais il est venu habiter au milieu de nous. La naissance de Jésus, en qui il s'est incarné, a été d'une grande pureté, car il est né d'une vierge : d'ailleurs

les rayons du soleil ne se salissent pas en passant sur des tas d'ordures. Les choses que nous voyons ne portent pas des caractères évidents du principe qui les a produites, mais le corps de Jésus avait la prérogative de paraître aux yeux de ceux qui le regardaient tel qu'il devait être selon la portée et le besoin de chacun (c'est ce qui explique certaines contradictions apparentes dans les prédictions concernant le Messie) : le sens mystique, c'est que la parole de Jésus apparaît différente suivant ceux qui l'entendent. Il est puéril de vouloir corriger le plan divin ; la droite raison nous apprend que Dieu gouverne sagement les choses du monde, prenant ses dispositions selon les circonstances et le temps. Son Verbe a toujours agi intérieurement sur ceux qui étaient susceptibles de recevoir dans leur âme la vertu de son opération : tout ce qui s'est fait de bon dans le monde vient de lui. Au moment le plus favorable il est descendu lui-même parmi les hommes en Judée, et de là sont partis de nouveaux Christs, les disciples de Jésus (VI, 66-81).

Celse examine maintenant la question des prophéties. Il fait d'abord observer que les chrétiens ont tort de compter pour rien les oracles païens qui ont servi de guides à toute la terre. Au surplus, rien n'est plus aisé que de faire le prophète et le messie, comme l'expérience le montre ; on n'a qu'à se servir de termes obscurs, que les ignorants appliquent comme bon leur semble. Il en est ainsi des prophéties des Juifs. D'ailleurs ces prophètes auraient prédit, d'après les chrétiens eux-mêmes, sur le compte du Fils de Dieu des choses indignes d'un dieu : il n'est donc pas possible qu'ils soient vraiment inspirés par la divinité. Une autre grave objection qu'on peut leur faire, c'est de leur demander comment les prophètes du Dieu des Juifs qui a dicté les lois de Moïse ont pu annoncer comme le

Fils de Dieu Jésus qui a formulé des lois tout opposées.

Admettons que les oracles païens ne soient pas des fictions : il faut alors voir là une œuvre des démons. Cela ressort assez des circonstances dans lesquelles se produisent ces oracles, des organes par lesquels ils sont rendus et qui sont souvent des personnes impures, de la manière de se les procurer en offrant le sang des victimes et les fumées des sacrifices, choses dont se repaissent les démons. En Israël il en était autrement : l'Esprit Saint choisissait un homme sage ou bien rendait d'abord vertueux celui qui devait parler au nom du Seigneur ; il ne le troublait pas au point de le faire délirer, mais au contraire il éclairait sa raison. Les prophètes ont prédit une infinité de choses plusieurs années avant qu'elles soient arrivées ; puis le saint Esprit a inspiré les chrétiens, et encore aujourd'hui il inspire quelques personnes faisant profession d'une doctrine et menant une vie évangéliques. Et tandis que l'art de prédire, qui est de soi-même indifférent, dénonce les démons quand il est employé comme chez les Grecs à détourner les hommes du vrai Dieu et de la saine piété, on rencontre chez les prophètes des discours pleins d'appels à la conversion des pécheurs, des censures à ceux des siècles passés et des prédictions pour l'avenir qui marquent bien l'assistance de la divinité. Celse se moque de leur obscurité ; mais il y a là de sublimes mystères que peuvent découvrir, sous les énigmes, les allégories et les paraboles, les hommes intelligents et qui ne fuient pas le travail, les sages en Christ. Puisqu'il prétend que les prophéties ne concernent pas notre Jésus, il aurait dû les rapporter et les discuter pied à pied. L'argument qu'il produit contre elles en disant qu'elles prédisent des choses indignes d'un dieu n'a pas de valeur, car ces choses ignominieuses s'adressent à Jésus, un homme sage, et non au Verbe qui était en lui. Lorsqu'il avance que les lois de Moïse et celles

de Jésus sont opposées, il montre qu'il ne sait point que sous le sens littéral et grossier de la Loi il y a un sens plus sublime, le sens spirituel. Pour les différences qui ne peuvent être expliquées ainsi, elles proviennent de la différence des temps et des circonstances dont il est tenu compte justement dans le plan divin. (VII, 1-26).

APRÈS avoir attribué aux chrétiens des croyances qu'ils n'ont jamais professées, Celse aborde la question des aspirations chrétiennes vers une autre terre, vers une vie meilleure. Les anciens, et Platon en particulier, ont divinement parlé du séjour des âmes après la mort. C'est un sujet difficile, et les chrétiens, qui ont mal compris Platon, ont inventé le dogme de la résurrection des corps. Mais s'ils tiennent tant à voir de leurs yeux et à toucher de leurs mains la divinité, que n'entrent-ils dans les temples des Dieux !

Platon en effet a dit là-dessus des choses fort sages ; il les a probablement empruntées aux Prophètes qui parlent sans cesse de la terre promise, c'est-à-dire au sens spirituel la vie éternelle. Celse n'a pas compris les raisons profondes du dogme de la résurrection, et croit que nous souhaitons ressusciter avec notre corps pour voir Dieu de nos yeux et le toucher de nos mains. Nous savons bien, au contraire, que ce sont les yeux de l'esprit qui sont rendus capables par la Providence de la connaissance de Dieu et que voir Dieu est le propre d'un cœur pur. Nous n'avons que faire des divinités païennes qui ne sont autre chose que des démons trompeurs. (VII, 27-35).

LES CHRÉTIENS, dit Celse, qui affectent de mépriser les idoles, sont eux-mêmes incurablement charnels : Ils adorent un mort et sont pleins de superstitions extravagantes. Que ne laissent-ils là les misérables qui les ont séduits pour

suivre les divins poètes, les sages et les philosophes. Platon notamment est un maître beaucoup plus capable de leur éclairer l'esprit sur les matières de théologie. Ils pourraient avantageusement remplacer leur Jésus par des héros comme Hercule ou Esculape, par un homme divinement inspiré comme Orphée, par un sage comme Anaxarque.

Celse attribue aux chrétiens des croyances qui n'appartiennent qu'aux idolâtres et à de malheureux hérétiques insensés. Pour le reste, il faut reconnaître que Platon a dit de belles et nobles choses, mais l'Ecriture parle mieux encore en disant que Dieu le Verbe s'est fait chair afin de pouvoir révéler à tous les hommes des vérités qu'il serait impossible de découvrir à tout le monde, suivant Platon, quand même on les aurait trouvées. On ne trouve pas Dieu sans l'aide de Dieu, et sa connaissance passe de bien loin la portée humaine : de là tant d'erreurs sur la divinité. C'est par grâce surnaturelle que Dieu accorde sa connaissance à ceux dont il a prévu dans sa prescience qu'ils vivraient d'une manière digne de celui qui se ferait connaître à eux. Mais Dieu dans sa bonté a voulu que sa vérité et ce qui peut le faire connaître fût clairement découvert non seulement à ceux qui se consacrent à lui, mais à quelques-uns de ceux qui sont éloignés de la solide piété et du pur service qu'il demande : c'est ainsi que son esprit descendu parmi les hommes a révélé aux anciens tant de bonnes et belles choses. Toutefois il y a une grande différence entre ceux qui ne reçoivent connaissance de la vérité que pour peu de temps et ceux qui sont en perpétuelle communion avec elle. Les philosophes malgré tous leurs beaux raisonnements sont des idolâtres, des corrompus; les chrétiens font ce qui est conforme à la raison et sont tout remplis de justice et de bonté. Quant à ceux que Celse propose à notre vé-

nération, lequel d'entre eux a fait des actions aussi étonnantes que Jésus, prononcé d'aussi merveilleux discours tellement accompagnés de la vertu divine qu'encore maintenant ils convertissent tant les éclairés que les simples ? (VII, 36-61).

IV

Réponse aux Tentatives de Conversion de Celse

CELSE convient qu'il faut avoir perdu le sens pour prendre des simulacres pour des dieux : ce sont simplement des objets consacrés aux dieux, des symboles de la divinité. Les philosophes l'ont, depuis longtemps enseigné.

Ce ne sont pas ceux-là seulement qui prennent les simulacres pour des dieux qu'il faut traiter d'insensés, mais aussi ceux qui feignent de les considérer comme tels, cédant au torrent de la multitude, ainsi que le font certains philosophes. Car il ne faut pas que rien se démente dans une âme qui a une piété véritable pour la divinité. Ces prétendus sages engagent dans le péché les peuples qui suivent leur exemple. (VII, 62-67.)

LES CHRÉTIENS diront, sans doute, ajoute Celse, que ces simulacres sont consacrés, non aux dieux, mais aux démons et qu'il n'est pas permis au serviteur de Dieu de leur rendre un culte. Mais le Dieu souverain qui a tout réglé par ses lois a institué lui-même des sous-ordres auxquels on doit obéir, des anges, des démons ou des héros. Pourquoi les Chrétiens ne veulent-ils pas adorer les sous-ordres de Dieu, alors qu'ils adorent Jésus ?

Tout en effet, est réglé par les lois de Dieu, sauf le pé-

ché qui va à l'encontre et que commettent les méchants hommes et les mauvais anges. Tous les dieux des Gentils sont des démons et il faut se garder de les servir. Nous n'avons qu'un seul Dieu et, pour s'élever jusqu'au Dieu souverain, il faut l'adorer d'une manière qui nous unisse à lui constamment et indissolublement, par son Fils, Dieu le Verbe et la Sagesse, qui s'est manifesté en Jésus. Qui est-ce qui prouve que ces héros dont parle Celse ont été établis par Dieu sur les hommes? Jésus, du moins, se recommande par les Prophéties, les miracles, par sa sainteté, et l'honneur qu'on lui rend, ainsi qu'à Dieu le Père, consiste dans une vie pure. (VII, 68 — VIII, 11.)

CELSE accuse les Chrétiens d'adorer non seulement Dieu, mais son ministre Jésus-Christ et rapporte des hérésies concernant ce dernier.

En réalité, les Chrétiens adorent le Père de la Vérité et le Fils qui est la Vérité (être qui existait avant la venue de Jésus-Christ), les considérant comme deux choses, à l'égard de leurs hypostases, mais comme une seule et même chose à l'égard de leur accord, de la conformité de leurs sentiments et de la parfaite union de leur volonté. De sorte que qui a vu le Fils, qui est le rejaillissement de la gloire et le caractère de l'hypostase de Dieu, a vu Dieu, en voyant celui qui est l'image de Dieu. C'est au Fils que nous offrons d'abord nos vœux, le suppliant, comme la victime qui a fait la propitiation de nos péchés et comme notre grand sacrificateur, de présenter nos vœux, nos oblations et nos prières au Dieu souverain. C'est rendre hommage au Père que de marquer notre respect à son Fils qui est le Verbe, la Sagesse, la Vérité, la Justice; et c'est un Fils duquel nous savons qu'il a été élevé à une suprême grandeur par ce Dieu qui est son Père, tout en lui restant inférieur. (VIII, 12-16.)

C'est par esprit de révolte, dit Celse, qu'ils se défendent de bâtir des temples, d'élever des autels, de dresser des idoles. Qui les empêche d'assister aux fêtes publiques et de rendre aux démons ce qui leur est dû? Dieu n'est pas jaloux. S'ils ont peur de toucher à la chair des victimes, ils devront donc s'abstenir de tout, car tous les fruits de la terre et même l'air qu'ils respirent sont commis au soin de divers démons.

Ce n'est pas par esprit de révolte que nous refusons de dresser des idoles, c'est parce que, ayant appris à l'école de Jésus-Christ la vraie manière de servir Dieu avec piété, nous voulons éviter tout ce qui sous une vaine apparence de piété fait des impies. Les fêtes publiques sont-elles célébrées à cause et en vue de Dieu? Non, mais pour des occasions très profanes, et elles se signalent par un déchaînement effroyable des passions et par des emportements licencieux. Quant aux démons, c'est-à-dire les dieux païens, ils ne sont pas à Dieu mais à Beelzébul comme nous l'apprennent les livres sacrés. Les lois civiles ordonnent de leur faire des offrandes, mais sont-elles conformes à la loi de Dieu? Les chrétiens s'abstiennent, de même qu'ils s'abstiennent du vice, des viandes consacrées aux idoles, pour ne pas partager la nourriture des démons qui se repaissent du sang des victimes. Ce ne sont pas au reste les démons mais plutôt les bons anges qui président aux biens terrestres : s'ils nous donnent quelque chose, ce doit être la sécheresse, la famine ou la stérilité, Dieu les employant à la correction des hommes. Mais les chrétiens, à qui leur piété a rendu Dieu favorable, n'ont rien à craindre d'eux et ne leur doivent ni offrandes, ni prières (VIII, 17-37).

Si les chrétiens blasphèment contre les idoles, remarque Celse, ils sont punis; tandis que si l'on blasphème

contre Jésus, il ne peut en tirer vengeance. Il est impossible de dire tout ce que les hommes doivent aux démons en fait de prédictions, d'oracles et de miracles!

Les Juifs ont persécuté Jésus, répondrons-nous, voyez quel a été leur sort (qui est d'ailleurs une marque de la sollicitude de Dieu qui veut les corriger). De leur côté les chrétiens persécutés deviennent les martyrs de la vérité et amènent ainsi la ruine de l'empire des démons : ceux-ci s'en sont aperçus sans doute, car ils laissent depuis longtemps les chrétiens en paix. Tandis que chez les païens, les oracles, les prédictions, les miracles sont l'ouvrage des démons, les mêmes choses sont chez les Juifs et les chrétiens l'œuvre d'une puissance qui vient de Dieu : la hauteur morale de ceux-ci le prouve (VIII, 38-47).

CELSE prétend que les prêtres païens enseignent comme les chrétiens le dogme des peines éternelles et il revendique celui de la punition des méchants et de la récompense des bons. Il nous reproche le dogme de la résurrection des corps. De quel côté y a-t-il plus de vérité et de raison?

On ne trouve guère personne en qui les communes idées du bien et du mal, de la justice et de l'injustice soient entièrement effacées. Nous avons déjà répondu au sujet de la résurrection. Au reste ceux-là disent vrai qui, par la doctrine qu'ils enseignent, peuvent disposer leurs auditeurs à vivre comme étant persuadés qu'elle est véritable. Les Juifs et les Chrétiens paraissent ainsi disposés par la créance à ce qu'ils nomment le siècle à venir, aux récompenses qui y sont destinées aux justes et aux peines qui y attendent les pécheurs. (VIII, 48-52).

NOUS devons de la gratitude aux démons qui président

à cette vie mortelle, répète Celse. Il faut les invoquer pour en recevoir des bienfaits. Si l'on ne veut pas agir comme le commun des hommes, il faut se mettre à l'écart de la société et ne plus accomplir aucun des actes ordinaires de la vie.

Nous ne devons rien qu'à Dieu, et les démons sont nos ennemis. Les bons anges qui président réellement à cette vie terrestre ne doivent pas, ne veulent pas avoir de culte. Dieu préfère celui qui se confie entièrement à lui sans recourir à la magie et aux démons et lui prête en toutes circonstances aide et protection par le ministère de ses anges. L'expérience a montré d'ailleurs que le nom de Jésus est bien plus puissant que les démons. (VIII, 53-62).

Celse avoue ensuite que ces démons ont des instincts bas et un pouvoir limité. Il ne faut jamais, dit-il, abandonner Dieu ; mais cela n'empêche pas de rechercher la faveur des puissances de ce monde, démons ou princes. On peut célébrer Minerve et le Soleil sans offenser Dieu. Pourquoi ne pas vouloir aussi jurer par le roi, à qui ont été données les choses de la terre ?

Celui qui a la faveur de Dieu a en même temps celle de tous les amis de Dieu, soit âmes, soit anges, soit esprits. On ne peut célébrer Minerve sans recevoir en même temps un grand nombre de contes qui sont attachés à ce nom. Quant au Soleil les chrétiens le célèbrent simplement comme un des beaux ouvrages de Dieu, toujours soumis aux lois de son créateur et toujours constant à suivre cette exhortation de l'Ecriture : « Soleil et lune, louez le Seigneur! » Nous obéissons au roi tant qu'il ne nous commande rien de contraire à la loi de Dieu ; nous ne pensons pas qu'il faille le mettre à la place de Dieu et de sa Providence (VIII, 63-67).

Enfin Celse nous exhorte à veiller au salut de l'empire dans l'intérêt même de notre religion. Il nous recommande de prêter assistance au roi dans la guerre, et de ne pas fuir les charges civiles.

Nul n'aide mieux le prince que les chrétiens en appelant sur lui les bénédictions de Dieu. Mais les chrétiens ne redoutent point la chûte de l'empire ni les succès des Barbares, car ils savent que le Verbe se rendra maître de tout ce qui est d'une nature raisonnable et détruira à la fin le vice, comme il est prédit. Si les chrétiens refusent les magistratures civiles, c'est pour pouvoir se consacrer tout entiers aux charges ecclésiastiques (viii, 67-76).

DEUXIÈME PARTIE

La méthode apologétique d'Origène

I

Le but et le plan de la réfutation

Le but qu'Origène se propose dans le *Contre Celse* est de réfuter un écrit dirigé contre la religion chrétienne par un philosophe païen de ce nom. Cet écrit selon lui, ne vaut guère la peine qu'on lui réponde. Aussi Origène l'aurait-il dédaigné, si son ami Ambroise, l'associé et le conseiller de ses travaux [1], le plus zélé et le plus intelligent des Mécènes, ne l'eût fortement engagé à ruiner les objections que Celse avait formulées contre le Christianisme. C'est Ambroise qui, au cours de ses voyages, a découvert ce pamphlet à peu près oublié des chrétiens et qui l'adresse à son savant ami pour en faire une réfutation qu'il juge indispensable. Origène a cédé avec répugnance à ce désir, et il ne manque point de rappeler à la fin et au commencement de presque tous les livres de son ouvrage que, s'il continue son travail, c'est uniquement pour obéir aux objurgations du pieux Ambroise.

[1] Cf. Jérôme, *Catal.* 56-61. Eusèbe, *H. E.* VI, 18, 23, 28. Origène disait de lui : « Il me surpasse à tel point dans l'ardeur qu'il a pour la parole de Dieu, que je succombe presque à l'étude et aux travaux qu'il m'impose ». *Exhort. ad Martyr.* 1 Cf. *Comment. in Evang. Joh. 1, 3.*

D'où vient cette répugnance si marquée? Au fond l'apologétique lui paraît une chose assez inutile. Ceux qui sont sincères pense Origène, trouveront dans les événements et dans les choses une évidence plus convaincante que toutes les démonstrations. Il va jusqu'à émettre la crainte de porter atteinte par son apologie raisonnée à la véritable, à la sainte apologie que sont la vie, les actions de Jésus et de ses disciples. Il invoque l'exemple de Jésus lui-même : « Jésus, dit-il dans sa préface, attaqué et calomnié, garda le silence. Encore aujourd'hui on le calomnie et on l'attaque, et il se défend seulement par la vie et la conduite de ses vrais disciples, ce qui est la meilleure manière de confondre les accusateurs.... Il faudrait plaindre celui dont la foi pourrait être ébranlée par les discours de Celse ou d'autres semblables et qui n'aurait pas assez, pour se défendre et s'affermir, de l'Esprit saint du Christ qui habite en lui[1]. » Aussi déclare-t-il que, dans sa pensée, son ouvrage ne s'adresse point aux vrais fidèles : ceux-là n'ont pas besoin qu'on vienne soutenir leur foi qui n'est nullement chancelante ; il se réjouit seulement de penser que les tièdes et les faibles, peut-être ébranlés par les sophismes des païens, puiseront là une force nouvelle contre les insinuations mensongères et les doctrines débilitantes. Il espère aussi que son livre détruira chez ses lecteurs non chrétiens les préventions qu'avaient pu y faire naître les accusations de Celse.

M. Aubé a émis l'opinion que ce dédain préalable d'Origène à l'égard de Celse pourrait bien n'être autre chose qu'une figure de rhétorique. Il allègue à l'appui de son sentiment l'étendue de la réfutation d'Origène, le soin qu'il a pris de suivre son antagoniste pied à pied en opposant argument à argument, sa prétention de ne rien laisser

[1] *Contre Celse*, préf. 3.

passer sans réponse [1]. Cette supposition nous semble gratuite. Ayant pris son parti de la douce violence que lui fait Ambroise, Origène s'applique à satisfaire de son mieux son ami, voilà tout. Même, à chaque nouveau livre, il semble faire un nouvel effort pour reprendre un travail ingrat et qui ne lui plaît guère. Si c'est un artifice de rhétorique, avouons qu'il est singulièrement maladroit, car il est plutôt fatigant pour le lecteur. Pourquoi ne pas accepter, tel qu'il l'a donné lui-même, son avis négatif sur l'utilité des apologies ? Certainement, le grand docteur alexandrin versé dans la connaissance de la philosophie grecque, rompu aux vastes spéculations, tout pénétré d'ailleurs de gnosticisme, ne pouvait se tenir à ce point de vue étroit que le christianisme pratique se suffit à lui-même et nous suffit. Mais le cadre d'une apologie comme celle qu'on lui proposait, et surtout comme il l'a conçue, n'était guère favorable aux subtilités métaphysiques où il se complaisait ni aux grandes envolées de la pensée.

Le mode de réfutation qu'Origène a adopté ne laisse pas que de surprendre, car il ne paraît guère convenir à son libre génie. Il s'en explique dans la préface qu'il a écrite lorsqu'il avait déjà pris les premières notes pour le discours qu'il avait l'intention d'abord d'opposer au prétendu *Discours véritable* de Celse. « J'avais poussé mon travail jusqu'à l'endroit où Celse introduit, en façon de prosopopée, un Juif qui dispute contre Jésus, quand il m'a paru bon de mettre cette préface en tête de mon livre, pour avertir dès le début les lecteurs que je ne l'ai pas destiné aux fidèles, mais à ceux qui n'ont pas goûté à la foi, ou qui sont faibles dans la foi.... Je tiens aussi à me défendre ici

[1] B. Aubé, *La polémique païenne à la fin du IIe siècle.* (Paris 1878). p. 163.

par avance de n'avoir pas suivi la même méthode au commencement et dans la suite de ma réponse à Celse. Je m'étais d'abord proposé de noter rapidement les objections capitales de mon adversaire, sauf à faire ensuite un corps de tout mon discours. Mais en poursuivant, je fis réflexion qu'il serait mieux, pour épargner mon temps, de me contenter de cette rapide esquisse à l'égard du commencement et de m'attacher à réfuter le reste avec une ponctuelle exactitude [1] ». Nous avons pu voir qu'Origène a suivi fidèlement le plan qu'il s'était tracé. Les inconvénients d'une pareille méthode ont dû apparaître d'eux-mêmes au lecteur. Encore que nous nous soyons efforcé de faire un tout dans notre exposé des groupes d'objections et de réponses qui nous semblaient, dans l'ordre où elles étaient présentées, pouvoir se mettre sous une même rubrique, nous avons bien le sentiment de n'avoir pu rendre attachante cette fastidieuse énumération de mille petites objections de détail [2]. Mais éviter complètement les ennuyeuses répétitions si fréquentes dans l'original, supprimer ou trop racourcir les interminables discussions d'Origène, introduire dans la suite des idées un ordre plus systématique, c'eût été, à notre avis, donner une idée tout à fait fausse du *Contre Celse*. Origène a voulu suivre l'ordre adopté par son adversaire, mais lui-même constate qu'il n'y a guère d'ordre chez celui-ci : « Pour ne pas paraître éluder volontairement les articles de Celse, faute d'y pouvoir répondre, nous avons résolu de dissiper, autant que nous le pourrions, chacune de ses assertions en ayant égard non à la suite et à l'enchaînement des idées qu'im-

[1] *C. C. Préf.* 6.

[2] Il est à peine besoin de faire remarquer que la division du *Contre Celse* en huit livres n'a aucune signification. D'après les indications formelles d'Origène, c'est une raison toute matérielle qui l'a déterminée ; l'auteur passe à un autre livre quand le précédent lui semble assez volumineux.

pose le sujet, mais à l'ordre tel quel qu'il a suivi dans son livre [1] ». Il se plaint souvent des répétitions oiseuses de son adversaire et quelquefois se contente de renvoyer à une précédente réponse ; mais le plus souvent il répond à nouveau, cherchant d'autres arguments à lui opposer [2]. D'une pareille manière de procéder devaient forcément résulter dans la réfutation des superfluités, des longueurs qui ne tardent pas à rebuter le lecteur le plus patient. Rien qui rappelle ici la fière éloquence d'un Justin ou l'ardeur entraînante d'un Tertullien [3].

II

L'adversaire

Origène ne nous donne que peu de renseignements sur celui qu'il entreprend de réfuter. La vérité est que lui-même n'en sait pas bien long. Celse est mort depuis longtemps déjà au moment où Origène écrit [4]. Mais quel est ce Celse ? « Il y a eu, dit-on, deux Celse épicuriens, le premier qui a vécu au temps de Néron, l'autre (qui est celui auquel j'ai affaire) au temps d'Hadrien et au-delà [5] »

[1] *C. C.* I, 41. — M. Aubé, après avoir parlé d'un plan et d'un ordre réel dans l'écrit de Celse, finit par retenir une simple gradation dans le mouvement des idées. M. Keim, en voulant entrer dans les détails du plan de Celse, fait mieux constater encore, à notre avis, l'absence d'un plan proprement dit. Cf. Aubé *op. cit.*, chapitre VI tout entier. Th. Keim, *Celsus' wahres Wort. Aelteste Streitschrift antiker Weltanschauung gegen das Christenthum vom Iahr 178 n. Chr.* (Zurich, 1873), p. 196, sq.

[2] *C. C.* II, 46; IV, 69; VI, 58, etc.

[3] M. Aubé parle de dissertations de longueur *un peu sénile* ; M. Keim, de *bavardage plat et vieillot*, (die greisenhaft matte Vielredenheit). Cf. Aubé, *op. cit.*, p. 164. — Keim, *op. cit.*, p. 178.

[4] *C. C.* Préf. 4.

[5] *C. C.* I, 8.

Origène aime assez à rappeler qu'il a affaire à un Epicurien. C'est qu'il est commode de se défendre contre un adversaire qui nie la Providence et qui professe l'athéisme, car ces doctrines n'étaient alors pas plus qu'aujourd'hui goûtées par la généralité des hommes. Aussi toutes les fois qu'il peut découvrir derrière quelque objection de son adversaire des traces du système d'Epicure, il triomphe facilement et souvent s'imagine avoir suffisamment répondu en signalant à ses lecteurs cette philosophie abhorrée dont les partisans sont de toute évidence méprisables [1]. Cependant il hésite parfois à le ranger absolument dans cette secte philosophique, car les sentiments exprimés par Celse sont plus fréquemment d'accord avec ceux de Platon qu'avec ceux d'Epicure. Origène se défie d'abord des pensées généreuses émises par son adversaire et y voit une ruse de polémiste qui ne veut pas ouvertement choquer les gens afin de les mieux séduire [2]. Plus loin, il se montre moins affirmatif. « Ou bien, dit-il, Celse dissimule ses sentiments épicuriens, ou bien il les a abjurés, ou bien il n'a de commun que le nom avec l'épicurien Celse [3]. »

En fait, Celse ne peut être proprement appelé épicurien, comme l'entend Origène. Nulle part il ne professe d'une manière explicite les doctrines formelles de l'épicurisme classique. Il est même remarquable que, tandis qu'il fait de Platon des citations nombreuses et se plaît à relever son autorité, il ne cite ni ne nomme une seule fois Epicure. Est-ce par dissimulation, comme l'avance Origène, et pour mieux se faire écouter ? Cela n'est pas vraisemblable. Celse ne cite pas que Platon. Sans la moindre gêne il va chercher ses arguments dans toutes les écoles philosophiques de la Grèce, d'Héraclite à Epictète. Non content de

[1] *C. C.* I, 8, 10, 21 ; II, 60 ; III, 34, 48, 79 ; IV, 54, 75 ; V, 3.
[2] *C. C.* I, 8.
[3] *C. C.* IV, 54.

cela, il fait appel à des noms plus anciens encore : Linus, Musée, Orphée, Zoroastre reviennent souvent sous sa plume. Homère et Hésiode interviennent dans sa polémique. Il ne se montre pas seulement versé dans la philosophie et la littérature helléniques tout entières, il paraît s'être enquis encore des traditions et des institutions religieuses des divers pays. Il a feuilleté Hérodote et même semble avoir vu de ses yeux plusieurs des choses dont il parle, notamment les sanctuaires égyptiens. Il rapporte avec intérêt ces multiples croyances des peuples de la terre et, si parfois il laisse échapper à l'adresse de quelque pratique bizarre ou monstrueuse un mot de mépris, il n'en reconnaît pas moins la légitimité et s'efforce de se construire un système qui les laisse toutes subsister[1]. Celse est donc avant tout un électique, et nous pouvons voir en lui un précurseur de ce curieux syncrétisme qui fleurit surtout un demi-siècle plus tard sous les empereurs syriens[2]. S'il fallait absolument le ranger sous un drapeau quelconque, il faudrait lui donner pour maître Platon bien plutôt qu'Epicure. Mais on comprend qu'Origène, fort ami lui-même du divin philosophe, se souciât peu d'avoir pour adversaire un de ses disciples.

Origène se moque à différentes reprises de la prétention de Celse à tout savoir des chrétiens, et lui-même prétend le prendre souvent en flagrant délit d'ignorance ou d'erreur[3]. Que faut-il penser de ce reproche? « Si l'on veut y répondre sans esprit de parti, dit M. Aubé, on sera forcé de convenir que Celse, avant de composer son ou-

[1] Cf. *C. C.*, VII, 68.

[2] Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de discuter ici la question de la date exacte de l'apparition du livre de Celse. M. Keim pense que cet ouvrage a été écrit à Rome à la fin de l'été de l'année 178. M. Aubé, sans vouloir préciser davantage, admet comme date approximative l'intervalle de 176 à 180. Nous nous rangeons à ce dernier avis.

[3] *C. C.* I, 12, 26; II, 10; V, 4; VI, 34, 35; VII, 36; etc.

vrage, prit soin de lire une bonne partie des Ecritures juives et des divers écrits chrétiens qui étaient alors en circulation[1]. » En effet, il est facile de se rendre compte d'abord, à la simple lecture des fragments conservés par Origène, que Celse connaissait les livres dits de Moïse et particulièrement les deux premiers, la *Genèse* et l'*Exode*. Non seulement il y fait allusion, mais il en cite les récits, l'histoire de la création en six jours, celle de la naissance de l'homme et de la femme, l'épisode du serpent, le déluge et l'arche, la colombe et le corbeau envoyés comme messagers, l'histoire de Lot et de ses filles, l'enfantement tardif de Sarah, les Juifs en Egypte, l'exode, les lois dures et exclusives que Dieu a données aux Juifs pour régler leurs rapports avec les étrangers, etc. Il est vraisemblable encore, par la manière dont il parle de l'argument des prophéties employé par les chrétiens pour confirmer la divinité de Jésus, qu'il a eu entre les mains des livres des prophètes. Origène en convient lui-même[2]. Celse connaît sur cette question des prophéties messianiques, un écrit particulier intitulé *Dispute de Jason et de Papisque*. Il sait aussi l'histoire du merveilleux poisson de *Jonas* et l'épisode de la fosse aux lions de *Daniel*. Origène lui reproche d'aller chercher ses arguments dans le livre d'*Hénoch*, qui n'était pas reçu dans les Eglises[3].

Nous ne trouvons, bien entendu, dans les fragments de Celse aucun nom des *quatre évangiles canoniques*, car ceux-ci commençaient à peine à émerger au-dessus de la masse confuse des écrits consacrés dans l'Eglise à la vie et à la glorification du Seigneur. Mais le passage suivant, conservé par Origène, montre qu'ici aussi Celse s'était abondamment informé : « Parmi les fidèles, il en est qui,

[1] Aubé, *op. cit.*, p. 215.
[2] *C. C.*, VI, 50, 55 ; VII, 1.
[3] *C. C.*, V, 54, 55.

comme des gens à qui le vin fait faire des violences contre eux-mêmes, ont changé la première rédaction de l'Evangile de trois ou quatre façons, et plus encore, et l'ont tranformée de manière à répondre plus aisément aux réfutations qu'on en fait[1]. » D'ailleurs les nombreux faits de l'histoire évangélique dont parle Celse se retrouvent en général dans les Evangiles synoptiques. Il semble à certains récits qu'il ait suivi plus particulièrement le recueil de Matthieu, mais tel détail qu'il allègue ne se rencontre parfois que dans Luc ou dans le 4e Evangile[2]. On voit à quelques indices qu'il connaissait d'autres écrits encore que nos évangiles canoniques[3]. Il semble aussi, et c'est le sentiment d'Origène, qu'il ait lu quelques *épîtres de Paul*[4], peut-être les *Actes*.

On voit ce qui reste du reproche d'Origène : « Sa science légère, Celse l'a puisée dans les conversations de quelques chrétiens ignorants et du commun[5]. » On ne peut objecter ici sérieusement, comme le fait Origène[6], le peu d'exactitude de la figure du Juif que Celse met en scène au commencement de son livre. L'ardeur de la polémique suffit à expliquer les traits païens qu'on y peut relever, et il n'y a rien d'étonnant à ce que Celse en personne transparaisse quelquefois sous ce personnage fictif. L'opposition qu'il a su discerner ailleurs avec tant de pénétration entre le Judaïsme et le Christianisme fait assez voir qu'il ne peut s'être ici grossièrement trompé[7]. Peut-on du moins accuser le philosophe païen d'avoir confondu à tort certaines hérésies avec les véritables doctrines de l'Eglise? La critique d'Origène est certainement sincère, mais il ne

1 *C. C.*, II, 27.
2 *C. C.*, I, 66; II, 36. Cf. Jean XIX, 34.
3 *C. C.*, II, 51; I, 62, 63.
4 *C. C.*, V, 64.
5 *C. C.*, I, 12.
6 *C. C.*, I, 48; II, 74, 75.
7 *C. C.*, VII, 18.

faut pas oublier qu'il écrit plus de soixante ans après Celse[1]. A cette époque l'effervescence de l'hérésie gnostique avait bien diminué, et le corps de doctrine de la *grande Eglise* était bien mieux défini et précisé. Au temps de Celse au contraire, l'Eglise était divisée en un nombre infini de sectes, qui toutes construisaient des systèmes et prétendaient enseigner la véritable doctrine chrétienne. Dans l'inextricable fouillis des systèmes gnostiques où se mêlaient le Judaïsme, le Christianisme, la philosophie grecque, le philonisme, les religions de la Chaldée, de la Perse, de l'Egypte et de la Haute-Asie, Celse pouvait puiser à bon droit et n'était pas obligé de faire entre l'orthodoxie et l'hérésie une distinction qui ne devint légitime que plus tard. Il n'est donc pas nécessaire, pour expliquer certaines attaques de Celse, de supposer avec Origène qu'il attribue intentionnellement aux chrétiens, par un sentiment de haine indigne d'un philosophe, des doctrines qu'ils ne professent pas mais qu'il lui est facile facile de combattre[2].

C'est peut-être l'inconvénient le plus grave du plan de réfutation adopté par Origène de lui avoir fait méconnaître, dans sa constante préoccupation de ne laisser passer aucun détail de l'accusation, la portée et la véritable direction de l'ensemble. Les arbres, comme on dit, lui ont caché la forêt. Il est possible, il est probable même, que s'il eût entrepris, comme il en avait d'abord l'intention, un ouvrage destiné à réfuter Celse sans doute, mais d'inspiration libre, il eût été amené à mieux se rendre compte et par là à mieux nous rendre compte de la pensée profonde du philosophe païen, de ses tenants et aboutissants. Mais

[1] Nous savons par Eusèbe (H. E., VI, 36) que le *Contre Celse* a été écrit sous le règne de Philippe l'Arabe, dans les dernières années, soit entre 245 et 249.

[2] *C. C.*, VI, 27.

dans l'état, nous le voyons récriminer petitement contre Celse, l'accusant de mauvaise foi, de bassesse morale, de parti-pris haineux contre les chrétiens. Ce sont toujours là de détestables procédés d'apologétique, outre qu'ici rien ne semble confirmer ces accusations. Quand même Origène ne savait pas que son adversaire était l'ami de Lucien de Samosate, le fameux pourchasseur des préjugés et des superstitions de toute espèce, qui lui avait même dédié son livre sur la si curieuse vie d'Alexandre d'Abonotichos, livre écrit d'ailleurs sur l'invitation de Celse, il reste assez de traits dans le *Discours véritable* pour en montrer clairement le but. Celse, au su d'Origène, est l'auteur d'un traité contre la magie et les magiciens[1] : il poursuit chez les chrétiens les mêmes pratiques déplorables qu'il avait combattues chez d'autres. Cela montre seulement son ouverture d'esprit critique. Mais il n'est pas un pur railleur comme son ami Lucien, il ne démolit pas pour le simple plaisir de démolir, mais pour édifier plus solidement. Son essai de syncrétisme universel, son appel final à la conciliation sont d'un noble esprit. Les vivacités, disons même les excès de sa polémique, s'expliquent en partie par l'inintelligence de la beauté morale du Christ (encore peut-on dire à la décharge de Celse que certaines sectes rendaient la méprise très facile aux païens[2]), en partie par la grandeur des intérêts qu'il prétendait défendre. Il ne se considère pas moins en effet (la dernière partie de son livre le prouve surabondamment), que comme le champion de la vieille civilisation gréco-romaine, que deux ennemis menacent de mort, les Barbares à l'extérieur, les Chrétiens à l'intérieur. L'expérience a montré qu'il avait vu juste, et l'on doit louer sa perspica-

[1] *C. C.*, I, 28.
[2] Cf. Aubé, *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins*, p. 259 sq.

cité. On doit le louer aussi, au contraire d'Origène, pour avoir lutté contre ce qu'il croyait être, à tort il est vrai, mais sincèrement, une cause de corruption et de mort.

III

Le point de vue philosophique

Une des accusations de Celse qu'Origène a le plus à cœur de réfuter, c'est que le Christianisme est une doctrine barbare incapable de légitimer ses dogmes devant la raison. Il ne perd pas une occasion de revenir et de s'étendre longuement sur cette question, qui est capitale pour lui. « Si quelqu'un, remarque-t-il dès les premiers mots de son livre, exercé dans l'usage de la dialectique grecque venait parmi nous, non seulement il jugerait que nos enseignements sont véritables, mais encore il les confirmerait par des arguments en ajoutant ce qui paraît y manquer pour démontrer la vérité du Christianisme à la manière des Grecs[1]. » Il défend vivement les Chrétiens contre le reproche de n'admettre parmi eux que les ignorants et les simples. La nature même de leurs livres sacrés dément une pareille assertion : ne faut-il pas en effet des docteurs pour éclaircir tous les mystères qui y sont contenus? Si la doctrine se cache plus que partout ailleurs dans des figures, des paraboles, des énigmes obscures, est-ce que cela n'a pas été fait exprès pour exercer l'esprit de ceux qui l'embrassent? En réalité, il est bien plus conforme à l'esprit chrétien de se convertir aux dogmes

[1] *Contre C.*, I, 2.

par la raison et la sagesse que par la simple foi[1]. « L'instruction, dit-il, est le véritable chemin de la vertu[2]. »

Cependant l'adversaire allègue cette parole fort en usage chez les Chrétiens : « N'examine pas, crois plutôt! » Origène s'explique nettement : « Le Christ est le Sauveur de tous, aussi bien des simples que des intelligents. Les simples, ceux qui manquent d'instruction ou de catéchètes, s'ils ne peuvent s'élever à la parfaite sagesse chrétienne, arrivent par la foi simple à se conduire suivant la raison : le Verbe a ouvert cette voie à ceux à qui les circonstances n'en permettaient pas d'autre. Mais ce n'est là qu'un pis-aller, et s'il en est qui doivent se contenter du « αὐτὸς ἔφα » des disciples de Pythagore, il serait à souhaiter que tous pussent arriver à la vérité par la philosophie[3]. L'apôtre n'a-t-il pas d'ailleurs indiqué cette gradation descendante dans les dons de Dieu au fidèle : sagesse, science et foi[4] ?

Origène aime à rappeler que tel ou tel enseignement de la doctrine chrétienne se trouve déjà chez les philosophes grecs[5]. On ne l'embarrasse point en remarquant que Platon ou Héraclite ont parlé excellemment sur l'idolâtrie ou la vie future. C'est que tout ce que les philosophes ont dit de bon vient de Dieu[6]. De quelle manière ? Tantôt Origène dit simplement que Dieu, dans son amour pour les hommes, a voulu que sa vérité et ce qui peut le faire connaître fut clairement découvert non seulement à ceux qui se consacrent à lui, mais encore à quelques-uns qui sont éloignés

[1] *Contre C.*, I, 13.

[2] ὁδός γὰρ ἐπ'αρετήν ἐστιν ἡ παίδευσις. *Contre C.* III, 49.

[3] εἰ μὲν οἷόν τε πάντας καταλιπόντας τὰ τοῦ βίου πράγματα σχολάζειν τῷ φιλοσοφεῖν, ἄλλην ὁδὸν οὐ μεταδιωκτέον ουδενὶ ἢ ταύτην μόνην. *Contre C.* I, 9.

[4] *Contre Celse*, III, 46.

[5] *Contre C.*, V, 14; VI, 47.

[6] *Contre Celse*, VI. 3 : ὁ Θεὸς γὰρ αὐτοῖς ταῦτα, καὶ ὅσα καλῶς λέλεκται ἐφανέρωσε.

de la solide piété [1], tantôt il émet l'idée que les philosophes auraient bien pu puiser dans les écrits des Prophètes et de Moïse qui leur sont de beaucoup antérieurs [2]. Ainsi Platon leur aurait emprunté des traits de sa description du séjour des âmes après la mort, qui est appelé par Moïse la *terre promise*. D'autres fois Origène semble faire remonter plus haut la cause de ces rencontres du Christianisme et de la philosophie. « Tous les hommes, dit-il, ont imprimées dans l'âme certaines notions communes de morale afin que la justice du jugement de Dieu s'impose même aux pécheurs... C'est ce que symbolise le récit de l'Ecriture où nous voyons les commandements, que Dieu a écrits de son doigt et donnés à Moïse, brisés par la méchanceté des adorateurs du veau d'or, comme pour dire que l'inondation du péché les a submergés, puis écrits de nouveau par Dieu sur des tables de pierre taillées par Moïse pour signifier que la prédication prophétique a préparé l'âme, après le premier péché, à recevoir les secondes lettres de Dieu [3]. »

Dans quelle mesure les philosophes, et non seulement les philosophes, mais aussi les poètes et d'une manière générale ces Anciens que Celse invoque sans cesse, ont-ils participé à la vérité divine ? Comment faire le départ dans leur œuvre entre ce qui est de Dieu et ce qui n'est pas de Dieu? Il est bien entendu d'abord qu'il y a » une grande différence entre ceux qui ne reçoivent connaissance de la vérité que par intervalles et n'ont qu'une légère notion de Dieu et ceux qui sont inspirés pleinement par Dieu et en perpétuelle communion avec l'esprit divin [4]. » Il ne saurait donc être question un instant de mettre les philosophes et

[1] *Contre C.*, VII, 46.
[2] *Contre C.*, VII, 30.
[3] *Contre C.*, I, 4.
[4] *C. C.*, VII, 51.

les prophètes sur le même pied au point de vue de l'inspiration divine. Mais parmi les philosophes il est encore nécessaire de faire un choix, car il y en a certains qui méritent à peine ce titre : les disciples d'Epicure, par exemple. Origène ne se préoccupe point d'examiner si les systèmes sont bien construits, s'ils s'enchaînent logiquequement. Non, il les envisage sous un angle plus restreint. Quelle est la place que ce philosophe fait à Dieu et à sa Providence dans son système ? Si cette place est large, il s'approche de la véritable sagesse ; si elle est nulle, sa sagesse serait bien mieux nommée folie. Si Platon, qui a parlé avec tant d'insistance et en si bons termes, du souverain bien, de l'immortalité de l'âme, de la vie éternelle, serait volontiers placé par Origène à côté des prophètes, Epicure se voit relégué pour la sagesse au-dessous d'Homère. Les Stoïciens, pour qui Origène manifeste d'autre part une grande admiration, sont aussi condamnables par certains côtés que les Epicuriens. « Les Epicuriens ni les Stoïciens, dit-il quelque part, n'ont pu concevoir l'idée que la nature nous donne de Dieu comme d'un être simple indivisible, incorruptible [1]. » Ailleurs, il exprime encore plus nettement son sentiment sur les diverses doctrines. Après avoir distingué entre la vraie sagesse, c'est-à-dire la connaissance des choses spirituelles, invisibles, éternelles, qui paraît une folie aux yeux du monde, et la fausse sagesse, qui n'est autre chose que le matérialisme, il s'écrie : « C'est dans ce sens que nous appelons fou le Platonicien qui croit à l'immortalité de l'âme et au passage de celle-ci d'un corps dans l'autre, car il paraît fou aux yeux des Stoïciens qui dénigrent ces assertions, aux yeux des Péripatéticiens qui se moquent des bavardages de Platon, à ceux des Epicuriens enfin qui reprochent leur

[1] *C. C.*, IV, 14.

superstition à tous ceux qui admettent la Providence et font présider Dieu sur toutes choses[1]. »

Au point de vue théologique Origène associe dans son examen des systèmes le point de vue moral. Si les Stoïciens s'éloignent de la vérité éternelle par leur basse conception de la divinité, ils doivent être loués cependant pour leur persistance à soutenir le grand rôle de la Providence et pour leur morale qui serait presque capable de les amener à la vraie vie et à la véritable sagesse, si Dieu eut attaché à leur doctrine la vertu qu'il a réservée au Christianisme. Quels piètres médecins de l'âme, ces Péripatéticiens qui soutiennent que la Providence ne nous est pas nécessaire ! Et peut-on suivre un maître d'erreur plus pernicieux qu'Epicure qui enseigne que la volupté est le souverain bien[2] ! Par contre, il faut aller jusque chez les Prophètes pour trouver des pensées aussi belles que celles de Platon sur le Royaume de Dieu, et sa République ne le cède qu'à celle que Moïse avait fondée.

Mais quel est le rôle que la philosophie a joué dans le monde avant le christianisme ? Le *Contre Celse* ne nous donne pas sur cette question de renseignements précis, et il y a lieu de s'en étonner. Toutefois on peut reconnaître peut-être à quelques indices la véritable pensée d'Origène. « Tous les hommes, dit-il, ont imprimées dans l'âme certaines notions communes de morale, afin que la justice du jugement de Dieu s'impose même aux pécheurs[3].... » Les poètes, les sages, les philosophes surtout, ont développé ces notions, et certains se sont approchés d'une manière étonnante de la vérité. Ont-ils mis en pratique cependant les préceptes qu'ils avaient découvert, ces préceptes si beaux qu'Origène, après bien d'autres, soupçonne les

[1] *C. C.*, I, 13.
[2] *C. C.* III, 75.
[3] *C. C.* I, 4.

Grecs de les avoir empruntés à l'Ecriture ? Non, et ceux qui connaissent la vérité sont d'autant plus coupables d'avoir pratiqué l'erreur. Platon lui-même, le divin philosophe, après avoir parlé magnifiquement du souverain bien, philosophé sur l'âme avec sagesse, dépeint la félicité de celui qui se conduit bien, va sacrifier un coq à Esculape [1] ! Cette impuissance des philosophes à accomplir le bien qu'ils connaissent ne rappelle-t-elle pas l'impuissance des Juifs sous la Loi ? La philosophie jouant chez les Gentils le rôle dévolu à la Loi chez le peuple élu, c'était une des conceptions favorites de Clément d'Alexandrie [2], et il est permis de croire, nous semble-t-il, que c'était là aussi la pensée d'Origène, quoique le *Contre Celse* ne s'exprime pas clairement là-dessus.

Si l'attitude en face de la philosophie du grand Alexandrin, du glorieux élève de Clément, ne nous surprend point, n'y a-t-il pas lieu du moins de s'étonner du reproche que Celse fait au christianisme d'être une doctrine contraire à la raison, aux chrétiens de rejeter toute discussion et toute philosophie ? Il écrivait vers 180. Or, déjà à cette époque, de nombreuses apologies chrétiennes avaient vu le jour, et ce qui caractérisait ces apologies c'était justement la prétention de montrer aux hommes du monde, aux lettrés tous plus ou moins versés dans la philosophie, aux philosophes eux-mêmes que le christianisme, loin d'être une des superstitions nouvelles et extravagantes qui pullulaient alors, était une doctrine rationnelle, et même la plus rationnelle de toutes. Justin avait présenté la doctrine chrétienne comme une philosophie nouvelle, expression

[1] *C. C.* VI, 4.
[2] Cf. Eugène de Faye, *Clément d'Alexandrie*, p. 161 sq. dans la « Bibliothèque de l'école des Hautes Etudes, section des Science religieuses », XII° volume. Paris, 1898.

complète et achevée de la raison éternelle. Il a été successivement stoïcien, péripatétitien, pythagoricien, platonicien ; il a trouvé chez toutes ces sectes des parcelles de la vérité, mais non la vérité absolue qu'il cherchait. Il a connu le christianisme qui lui a semblé être l'apparition de la raison elle-même dans l'humanité, sa révélation pure, entière, complète. C'est pour cela qu'il l'a préférée à toute autre. Sa conversion n'a pas le caractère d'une rupture avec la philosophie. « Si je me fais gloire d'être chrétien, dit-il, si je m'attache de toutes mes forces à ce titre, ce n'est pas que la doctrine de Platon soit contraire à celle du Christ, mais c'est qu'elle ne lui est pas en tout semblable, non plus que celle des autres stoïciens, poètes, historiens. En tant qu'il a parlé conformément à cette parcelle de raison divine répandue partout et dont il participait, chaque philosophe a bien parlé, mais, s'étant contredit lui-même dans les questions les plus importantes, aucun ne paraît avoir rencontré la science inébranlable et l'immuable vérité [1] ».

Justin a écrit ses deux discours apologétiques, tout imbus de ces idées, entre 142 et 150. Comme lui Aristide, Miltiade, hommes cultivés ayant fréquenté les écoles des philosophes, n'ont pas conscience d'une opposition radicale entre leur culture philosophique et le christianisme. Miltiade écrit une apologie « pour la philosophie chrétienne ». Athénagore, qui écrit vingt ans après Justin, est dans les mêmes sentiments. Faut-il donc penser avec Origène que Celse est mal informé, et qu'il n'a pas sérieusement étudié ce qu'il voulait combattre ? Tout ce que nous avons déjà vu tend à nous faire rejeter cette hypothèse. D'ailleurs à distance nous voyons mieux qu'Origène, trop près encore des évènements pour les bien dis-

[1] Justin, *Apol.* II, 13.

cerner, les divers mouvements qui se produisirent dans l'intérieur de l'Eglise à la fin du IIe siècle.

Dans le concert des apologètes philosophes de l'école de Justin nous entendons dès le second tiers de ce siècle quelques dissonances. Tatien, tout en cherchant à prouver dans son *Discours aux Grecs* que ceux-ci ont emprunté aux Juifs toute leur science et toute leur sagesse, ne laisse pas que de maudire les philosophes. Théophile d'Antioche, très versé dans la philosophie, et se servant autant d'arguments philosophiques que d'arguments moraux, n'hésite pas à assurer que les philosophes sont inspirés par les démons. Mais ce qui dans l'Eglise a causé la grande levée de boucliers contre la philosophie, ce sont les progrès du gnosticisme et son développement menaçant pour la vraie doctrine chrétienne. A l'époque où Celse a composé son livre nous voyons par les détails qu'il se plaît à raconter que le gnoticisme avait produit une floraison incroyable de systèmes qui n'avaient plus de chrétien que le nom. Et si Celse est si bien au courant de toutes ces élucubrations fantastiques, il devait aussi s'être rendu compte de la terreur qu'inspirait aux évêques ce danger, pire que les persécutions les plus atroces pour le christianisme ; il devait les avoir entendus dénoncer la science et la philosophie comme les causes pernicieuses de ces égarements. Tertullien est le premier auteur chrétien qui ait accusé nettement la philosophie d'avoir corrompu les hérétiques. « Ce sont là, dit-il, en parlant des systèmes hérétiques, les doctrines des hommes et des démons, nées de la sagesse profane, pour charmer les oreilles curieuses... La philosophie, qui entreprend témérairement de sonder la nature de la divinité et de ses décrets, a fourni matière à cette sagesse profane. C'est elle, en un mot, qui a inspiré toutes les hérésies [1]. »

[1] Ipsæ denique haereses a philosophia subornantur. Tertullien. *De praescript, haer.* VII. Voir aussi *Apologeticus*, 47.

Mais il est évident que déjà de nombreux chrétiens avaient jeté le cri d'alarme au sein des communautés chrétiennes, et c'est certainement ce cri que le philosophe païen a entendu et interprété dans le sens le plus favorable à ses attaques.

Vers la fin du IIe siècle, l'esprit qui animait Tertullien l'emporte décidément au sein de l'Eglise, et Clément d'Alexandrie nous apprend qu'à cette époque, la philosophie et même toute culture étaient devenues suspectes à la majorité des fidèles. Mais d'autre part les recrues que le christianisme recevait toujours davantage du monde lettré ne pouvaient guère se contenter des formules simplistes usitées jusque-là pour exprimer les croyances chrétiennes. Il importait en outre d'élever en face des folles spéculations gnostiques un corps de doctrines d'où ne fussent exclus ni le vrai christianisme ni le bon sens. L'avenir de l'enseignement du Christ dans le monde gréco-romain était attaché à cette œuvre. Ce fut Clément qui la commença. « Marquer l'attitude que devait prendre le christianisme en face de la philosophie grecque, et régler les droits réciproques de l'une et de l'autre de ces deux puissances spirituelles qui se disputaient alors l'empire des âmes d'élite, voilà au fond, dit M. E. de Faye, le véritable sujet des *Stromates*[1].» Le grand ouvrage de Clément est en effet destiné en grande partie à remonter le courant de réaction qui emportait les esprits vers la négation de l'utilité de toute théologie. Nous y voyons ainsi déjà la plupart des idées que nous avons rencontrées chez Origène, et même exprimées souvent avec plus de netteté. Comme plus tard Origène, il définit la philosophie, la science des choses divines et la pratique de la vertu. Comme Origène, il est éclectique et juge les philosophes d'après leur théologie et leur morale. Pla-

[1] E. de Faye, *Op. cit.*, p. 117.

ton est inspiré par Dieu même[1]. Comme pour Origène enfin, c'est Dieu qui a fait don de la philosophie aux Grecs[2]. Ces idées n'étaient d'ailleurs pas originales, même chez Clément ; mais Clément en a pris une conscience plus raisonnée que personne avant lui, préparant ainsi la voie dans laquelle son élève devait s'avancer avec tant de succès et recueillir tant de gloire.

IV

La démonstration de l'Esprit et de la Puissance : prophéties et miracles

« La doctrine chrétienne, dit Origène au commencement de son livre, a un genre de démonstration qui lui est propre, plus divin que la dialectique des Grecs ; ce divin moyen, l'apôtre l'appelle « démonstration de l'Esprit et de la Puissance » : de l'Esprit à cause des prophéties, qui persuadent celui qui en prend connaissance, surtout celles qui ont trait au Christ ; de la Puissance à cause des miracles étonnants de la réalité desquels témoigne avec beaucoup d'autres preuves le fait qu'il en est resté des traces chez ceux qui vivent selon la loi chrétienne[3]. » Il est à peine besoin de dire que cette interprétation de la parole de Saint Paul[4] nous paraît tout à fait arbitraire et injustifiée. Mais ce qui nous paraît étrange aujourd'hui était parfaitement naturel aux premiers siècles, où les

1 *Stromates*, I, 42.
2 *Stromates*, VI, 42.
3 *C. C.*, I, 2. Cf. III, 68.
4 1. Cor. II, 4.

esprits étaient libres de tout souci d'exactitude historique et psychologique et soucieux seulement de trouver partout des armes pour la défense du Christianisme[1].

Pour bien comprendre l'importance qu'Origène attribue à cette preuve tirée des miracles et de l'accomplissement des prophéties, il faut se rappeler que les païens en général partageaient avec les Chrétiens la croyance à l'ordre surnaturel, à la divination et aux prodiges[2]. Les philosophes eux-mêmes inclinaient pour la plupart à admettre la réalité des manifestations et l'intervention efficace des puissances surnaturelles dans l'univers et dans les choses humaines; seuls les Epicuriens niaient plus ou moins décidément les apparitions, les prodiges, la vertu des oracles et des songes, et enseignaient que la nature se suffit à elle-même et se maintient toute seule dans un ordre constant et invariable[3]. Aussi les Epicuriens étaient-ils communément accusés d'athéisme et d'impiété.

On voit dès lors de quel poids devait être auprès des païens cet argument des miracles, et surtout celui des prophéties, le plus fort argument des Chrétiens, au dire d'Origène[4] qui reproche à son adversaire de l'écarter trop légèrement. Notre Evangile de Matthieu porte les traces de l'insistance que devaient mettre les prédicateurs et les catéchètes à prouver la divinité de leur Maître en montrant dans sa vie l'accomplissement de prédictions faites longtemps auparavant. Justin, le premier apologète dont

[1] C'est le même état d'esprit qui a régné parmi les protestants lorsqu'il a fallu défendre la Réforme contre les attaques des Catholiques romains.

[2] Voir la *vie d'Alexandre d'Abonotichos* de Lucien.

[3] Dans le *Vitarum auctio* de Lucien, quand on demande à Mercure ce que sait et ce qu'enseigne un pythagoricien, Mercure répond : « L'arithmétique, l'astronomie, *la magie*, la géométrie, la musique, *la fourberie* (Vitarum auctio, 2).

[4] *C. C.*, II, 28 : τὴν κρατήσασαν χριστιανῶν ταύτην ὡς ἰσχυροτάτην ἀπόδειξιν...

nous ayons les œuvres, invoque, lui aussi, les prophéties messianiques, qui ont annoncé les souffrances et le martyre du Sauveur[1]. Tertulien, à la fin du IIe siècle, fonde l'autorité divine des Prophètes sur l'accomplissement de leurs oracles, pour faire bénéficier de cette divinité la religion chrétienne[2]. Le rôle des miracles de Jésus et de ses disciples dans les prédications ne devait pas être moins grand. Et Jésus devait surtout apparaître aux yeux des fidèles illettrés comme celui qui commandait d'un pouvoir souverain à toute la nature. « Combien parmi les païens, dit M. Aubé, furent attirés à la foi par ces miracles dont le récit volait de bouche en bouche? Combien faisaient d'un miracle opéré en leur faveur la condition de leur conversion? La littérature hagiographique, les vies des saints et les martyrologes sont pleins de ces espèces de marchés, où le don de soi suit le prodige demandé qui ne manque jamais[3]. »

Mais quand Origène revendique comme propre au Christianisme la démonstration par les prédictions et les prodiges, il s'avance un peu trop, car les religions païennes prétendaient aussi depuis longtemps avoir des oracles et des miracles. Lui-même en convient lorsque, pour établir la nécessité de prophètes en Israël, il dit que sans cela les Juifs auraient abandonné leur dieu pour s'adresser aux prêtres des autres religions qui prédisaient l'avenir[4]. D'un autre côté il ne met pas sérieusement en doute, malgré certaines réserves peu nettes, qu'il y ait eu des prodiges chez les païens.

De cette similitude de caractères chez les religions chrétienne et païenne, les indifférents et les adversaires

[1] *Dialogue avec Tryphon.*
[2] *Apologeticus*, 20.
[3] Aubé, *La polémique païenne à la fin du* IIe siècle, p. 233.
[4] *C. C.*, III, 1-4.

concluaient qu'il fallait les mettre sur le même plan. C'est pour cela qu'on eût volontiers fait place dans le Panthéon païen à la nouvelle religion, si ses prétentions conquérantes n'avaient éveillé chez beaucoup la défiance et la haine. C'est pour cela aussi que les observateurs superficiels, les railleurs faciles, et les adversaires intéressés ne faisaient point de différence entre les prêtres chrétiens et les thaumaturges païens. « Pas de rabbin juif, de pontife samaritain ou de prêtre chrétien, écrivait l'empereur Hadrien, qui ne soit mathématicien, aruspice ou charlatan[1]. » Au dire de Lucien, les thaumaturges païens eux-mêmes, en présence de certaines pratiques des chrétiens et de la prétendue vertu que ceux-ci prêtaient à certains mots sacrés pour guérir les maladies et les possesssions, étaient portés à voir en eux des concurrents et des rivaux[2].

Il faut avouer, quand on lit les propres assertions d'Origène sur ce sujet, que rien n'était plus naturel qu'une pareille assimilation. « Les Chrétiens, dit-il, doivent leur puissance à la prononciation du nom de Jésus et à la récitation des Evangiles... Et le nom de Jésus est si puissant contre les démons qu'il les vainct même lorsqu'il est prononcé par des méchants[3]. » Et encore : « Si nous pouvons prouver qu'une force naturelle est attachée à certains noms, dont se servent ou les sages d'entre les Egyptiens, ou ceux d'entre les mages de Perse, ou les brahmanes parmi les philosophes de l'Inde ou les Samanéens, ainsi que dans toutes les nations ; si nous sommes capables de montrer que ce qu'on appelle magie n'est pas, comme le pensent les sectateurs d'Epicure et d'Aristote, une chose tout à fait futile, mais, comme l'enseignent ceux qui sont versés dans

[1] Cité par Aubé, *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins*, p. 256.
[2] Cf. Lucien, *Philopseudès*, 10. Voir *C. C.*, I, 6.
[3] *C. C.*, I, 6 ; II, 49.

ces matières, est une science certaine et ayant des lois connues d'un très petit nombre de personnes[1]... » Origène continue en donnant des détails : si les mots sont prononcés dans tel ordre, ils ont une grande force, tandis que si la formule n'est pas exactement répétée, elle est sans effet ; enfin les noms doivent pour agir efficacement être prononcés dans leur langue originelle. Les noms d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, débités dans une formule hébraïque, ont une grande puissance ; les mêmes en grec sont sans force. Et it-il étonnant après cela que l'on accusât Jésus et ses disciples d'être des magiciens comme les autres[2], et que ceux qui, comme Celse, combattaient les magiciens qu'ils regardaient comme des charlatans et des imposteurs, com' attissent les Chrétiens en les accusant d'imposture?

Nous avons vu, toutefois, dans notre exposé du *Contre-Celse*, qu'Origène établissait une différence essentielle entre les prédictions et les prodiges chez les païens et les faits du même genre chez les chrétiens. Chez les premiers, il n'y a que de vaines apparences, des prestiges par lesquels les méchants démons, qui ne sont autres que les dieux païens, trompent les hommes et les éloignent du vrai Dieu et de la vraie piété, en contrefaisant les actions qui émanent de la puissance divine[3]. Ce n'est que chez les seconds qu'on trouve des oracles et des miracles qui sont vraiment de Dieu. L'explication n'était pas nouvelle. « C'est par l'entremise des démons, dit Minucius Félix, s'adressant aux païens, que les magiciens font tout ce qu'ils opèrent de merveilleux, c'est avec leur secours qu'ils produisent des enchantements, vous font voir ce qui

[1] *C. C.*, I, 24 ; V, 45-46.
[2] *C. C.*, I et II, passion. Cf. Justin, *Dialogue avec Tryphon*, 69. Saint Augustin parle d'une tradition existant encore de son temps où Jésus était regardé comme ayant écrit des livres sur les arts magiques. (De consensu Evangeliorum, LI, 14).
[3] *C. C.* IV, 92 ; VII, 5.

n'est point et dérobent à votre vue ce qui est [1]. » Irénée avait employé cette explication à l'adresse des hérétiques et il opposait les faux miracles qu'ils opéraient par la magie, aux miracles que les vrais chrétiens faisaient, de son temps, au nom de Jésus-Christ [2].

Mais ce n'était là qu'un argument retourné : « Jésus, dit Justin, avait essayé, à force de prodiges de réveiller l'attention des hommes qui vivaient alors, mais ceux-ci attribuèrent à la magie les miracles qu'ils lui voyaient opérer.[3]» Il fallait trouver mieux et Origène a trouvé mieux. Poussé par la critique incisive et pénétrante de son adversaire, il finit par dire que le pouvoir de faire des miracles ou de prédire l'avenir est chose indifférente en soi [4], qui ne porte point la marque de son origine et que, pour connaître celle-ci, il faut regarder au but que poursuivent ceux qui usent de ce pouvoir. Ce qui décide entre le Christ et les magiciens, c'est la fin et le but de leurs actes [5]. Or les magiciens et les oracles n'ont d'autre but que de se concilier les hommes, de les duper ou de les égarer. Jésus n'a fait de miracles que pour attirer l'attention des hommes sur la doctrine la plus capable de les éloigner du vice, de les amener à la vertu, à la piété, à la connaissance du vrai Dieu [6]. Origène ne s'en tient pas là et, se dégageant un instant de toutes ses idées troubles de magie, il retrouve, dans un élan, toute la spiritualité de l'Evangile véritable : « Mais je veux dire, moi, s'écrie-t-il, que les » disciples de Jésus ont accompli, selon sa promesse, des » miracles plus grands que ceux de Jésus qui tombent

[1] Minucius Felix, *Octavius*, 26.
[2] *Traité sur les hérésies gnostiques*, II[e] livre.
[3] *Dialog. c. Tryphon*, 69.
[4] *C. C.* III, 25 : μέσον δὲ καὶ ἡ περὶ τῶν μελλόντων πρόγνωσις... et, VII, 5 : τῇ προγνωστικῇ δυνάμει, μέσῃ τυγχανούσῃ.....
[5] *C. C.* II, 51.
[6] *C. C.* I, 38, 68; II, 48, 53.

» sous les sens. Chaque jour, en effet, s'ouvrent les yeux » de ceux qui étaient aveugles ; les oreilles qui étaient » sourdes à la voix de celui qui les exhortait à la vertu, » écoutent avidement ce qu'on leur dit de Dieu et de la » vie bienheureuse qu'on goûte auprès de lui ; ceux qui » étaient boiteux intérieurement bondissent avec une » allégresse que rien ne peut plus troubler[1]. »

[1] Cf. *C. C.* II, 48.

Conclusion

Il ressort tant de notre exposé que de notre travail subséquent que l'Apologétique d'Origène ne présente pas de traits proprement originaux, du moins dans le fond. Avant lui on avait appliqué la dialectique grecque à la démonstration de la vérité chrétienne. De tout temps on avait employé le genre de démonstration qu'il appelle la *démonstration de l'esprit et de la puissance*. Sa géniale imagination, mise au service de sa grande piété, lui a permis de porter presque à leur perfection ces deux espèces d'arguments, par l'emploi sans limites de la méthode allégorique dans l'interprétation de l'Ecriture. Sentait-il lui-même que ce terrain n'était pas ferme ? C'est possible, car nous le voyons s'appuyer toujours en fin de compte sur deux autres arguments que l'on peut appeler l'argument moral et l'argument de fait. Le premier peut se résumer ainsi : la doctrine chrétienne est divine, car elle seule est capable ou du moins elle est la plus capable de faire passer les hommes du vice à la vertu. Le second consiste dans la constatation du merveilleux développement du christianisme malgré la plus formidable opposition que jamais doctrine ait rencontrée : ce qui ne peut s'expliquer que par un appui spécial prêté par la divinité à la nouvelle religion.

L'apologétique évidemment varie avec la dogmatique que l'on veut défendre, mais il nous semble qu'on peut toujours retenir ces deux derniers arguments qui sont imprescriptibles. Pour le reste, celui qui voudrait conser-

ver l'argumentation d'Origène ressemblerait assez à un homme qui revêtirait une armure de moyen-âge pour combattre dans nos batailles modernes. Nos a priori ne sont plus ceux d'Origène. Plus d'inspiration plénière et littérale de l'Ecriture, plus d'emploi abusif de la méthode allégorique. Si l'on veut être entendu aujourd'hui, il faut parler psychologie et histoire.

Vu :
Le Président de la soutenance,
Jean RÉVILLE.

Vu :
Le Doyen,
A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

Table des Matières

AVANT-PROPOS 3
PREMIÈRE PARTIE. — Les huit livres contre Celse. 5
I. — Réfutation des objections présentées par Celse sur les caractères généraux du christianisme 5
II. — Réfutation des attaques dirigées du point de vue du Judaïsme 9
III. — Réfutation des objections dirigées du point de vue de la philosophie 19
IV. — Réponse aux tentatives de conversion de Celse 42
DEUXIÈME PARTIE. — La méthode apologétique d'Origène 49
I. — Le but et le plan de la réfutation 49
II. — L'adversaire 53
III. — Le point de vue philosophique 60
IV. — La démonstration de l'Esprit et de la Puissance : Prophéties et miracles 69
CONCLUSION 77